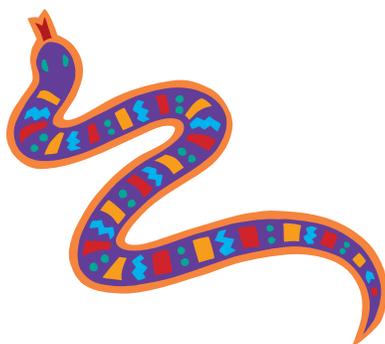


Jean-Marie Audignon

# Benjamin Bin

*et autres fables cruelles  
et modernes*



Sous la Cape

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ*  
*Un Jeune Homme ordinaire • Boujma*  
*Francesa, récit d'une prostituée • De un à huit (reprise)*

JEAN-MARIE AUDIGNON, *Benjamin Bin et autres fables cruelles et modernes*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*  
*Les Canines dans le pâté • Huit Nocturnes*  
*Les Innommables et autres histoires de Canines*  
*Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

BOUGON ANONYME, *Le Gang des Vieillards*

LESVICES CAROLE, *Le Trou du Diable*

FRÉDÉRIC CHAGNARD,  
*Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette*  
*Le Vieux au Rolleiflex • Grosse Patate*

PIERRE CHARMOZ,  
*Première ascension népalaise de la tour Eiffel*  
*et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETTITOU,  
*Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale*

CHOCOLATCANNELLE, *Témoin • Exhibition on line*  
*Vacances à l'Auberge rose*

GASPARD DE LA NOCHE,  
*Luna di Miele et autres histoires de montagne*  
*L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante*  
*Vapeur mortelle • Fantaisie*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*  
*Pour dire sous la louche*

YVES LETORT, *Le Sérum du docteur Pest*  
*Florence, l'amusée des offices • Mathilde*  
*Un cas d'adoption • Huguette*

LOUPETTITOU, *Les Aventures du chevalier de Torgluff*

NOANN LYNE, *L'Ivresse des sens*

CÉLINE MALTÈRE, *Les Cahiers du sergent Bertrand*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques*  
*Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

SYLVAIN R:É, *Faux Pas*

YAK RIVAIS, *Francoquin • Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schébérázade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal • Le Voyage dans les spasmes*

BENJAMIN BIN  
ET AUTRES FABLES CRUELLES ET MODERNES





Jean-Marie Audignon

# Benjamin Bin

*et autres fables  
cruelles et modernes*

Sous la Cape

L'auteur tient à remercier Nathalie Harel  
pour ses encouragements.  
Ainsi que Bernard Laygues  
pour sa lecture attentive du manuscrit.

*Pour Anne et Krisztina*



## Table des matières

Benjamin Bin .....	II
Trois Cœurs simples .....	39
Zaza .....	63
Bijou .....	83
Pauvre Zip.....	II7



## Benjamin Bin

*« Savez-vous, Guillaume Durand, que j'écris mes meilleures pages  
à vingt degrés? Je parle de mon bureau,  
car nous chauffons les chambres à dix-sept et le salon à dix-neuf.  
Chez moi, l'inspiration littéraire ne vient que quand cet ordre-là  
est en place. C'est comme cela que j'ai écrit Solitude du thermostat,  
qui obtint le Goncourt des Plombiers-Chauffagistes en 2003,  
permettez-moi de le rappeler ici. »*  
Lucien Leven, auteur sédentaire.

Benjamin rêvassait, quand le téléphone sonna.

C'était Pentille, le funeste Douglas Pentille, qui menaçait de facturer des agios pour retards de paiement. Fils d'une enseignante et d'un Américain de passage, il était devenu, courbant l'échine comme personne et faisant briller toutes les bottes supérieures avec l'application d'un canidé se léchant le cul, sous-directeur d'agence dans un établissement bancaire. À ce titre, il ne manquait pas de harceler ceux qui ne gagnaient rien. Obséquieux devant les riches, impitoyable avec les pauvres, telle était sa devise.

– Vous m'emmerdez, Pentille. Prenez ce que vous voulez. Vous n'êtes que le serviteur sous-payé d'une bande d'escrocs. Je ne vous salue pas.

Et Benjamin raccrocha, s'allongea sur le sofa, reprit sa rêverie là où il l'avait quittée.

Quelle époque, tout de même! C'était au début des années soixante-dix et, entre les sectatrices de Mme Fouque et la gent masculine, le torchon brûlait. Benjamin, qui guignait amoureuxment l'une de ces dames dans l'espoir de s'y accoupler, suivait de près le mouvement.

Au sein du MLF, Véra avait délaissé les Féministes, les Gouines rouges ainsi que les tenantes de la lutte des classes couplée à la lutte des femmes, pour rejoindre Psychanalyse et Politique. Au sein de ce collectif, ça freudisait, ça marxisait, ça lacanisait, ça deleuzégouattarisait, bref, on ne chômait pas.

Or ces femmes, dans leur radicale réflexion sur la politique et la psychanalyse, la différence des sexes, la contraception, l'avortement et autres sujets sensibles, n'acceptèrent point de mâles dans leurs assemblées. Ce qui eut pour effet de susciter moult interrogations chez les porteurs de pénis.

Quelques dizaines d'individus couillus voulurent alors bâtir une avant-garde dont ils seraient le bras pensant: décidant que cela les interpellait au plus haut point, ils tentèrent d'interroger leur masculinité. Qu'est-ce qu'un homme, que suis-je? Ai-je moi aussi ma part de féminité? Qu'y a-t-il de femme en moi? Et, surtout, où?

Désirer une femme, est-ce un péché? Et une érection soudaine à la vue d'une inconnue sur la ligne trois du métropolitain, ou sur un quai de la Loire à midi? Les femmes pouvaient-elles se passer des hommes? Pour l'amour? Pour la tendresse? Pour procréer? Pour changer un joint de lavabo, une prise électrique? Pour penser? La réponse desdites était claire, en tout cas momentanément espérait-on du côté des exclus, c'était oui. Et pourquoi elles ne veulent pas de nous, hein?

Très vite, on s'aperçut que le ver était dans le fruit : la culpabilité faisait rage. Réunions et discussions virent émerger une idée-force, qui était plutôt un sentiment : leur sexe était mauvais. On ne savait où le mettre, qu'en faire. On en eut honte. On créa des groupes de parole, dans lesquels il fallait savoir d'où l'on parlait, et publiquement le dire. On avoua en abondance, en même temps qu'on donnait les verges pour se faire battre, en des discours qui, si l'on peut dire, se mordaient la queue. On eut beau tourner et retourner en tous sens la question, cette encombrante bistouquette, pompeusement promue phallus, était au centre de tous les maux.

Chacun vint battre sa coulpe en assemblée. Toute pénétration est un viol, lança l'un. Pourquoi suis-je un salaud de mec ? pleura un second. Les hommes sont néfastes à l'épanouissement sexuel des femmes, claironna un troisième. Untel, viril moustachu sur le berceau duquel les fées de l'intelligence avaient oublié de se pencher, avoua, au bord des larmes, qu'il commercerait charnellement avec deux femmes, chacune ignorant l'existence de l'autre. Ce n'était pas évident, on en parla, et le pénitent trouva un peu de réconfort. Ceux qui ne commerciaient qu'avec eux-mêmes, et ils étaient nombreux, la trouvèrent un peu saumâtre, on en parla, et ils ne trouvèrent aucun réconfort.

On poliça le langage. « Nana » n'eut plus cours, trop phalliquement connoté, ainsi que « gonzesse », utilisé par les natifs du Sud-Ouest, jugé insultant. On vota, à l'unanimité, que le meilleur mot pour désigner une femme serait, désormais, « femme ». « Phallus » supplanta évidemment les bites, les zobs, les chibres, les queues et les pénis. On s'interdit, dans la foulée, « baiser », « niquer », « tirer », « fornicuer » et autres vocables sexistes, pour ne garder que « faire l'amour avec », le must étant « Mélanie et moi avons une vraie relation de corps », qui

signait au mieux un coït trimestriel en période non ovulatoire – et envié, car, dans le milieu qui nous occupe, l'époque était plutôt aux restrictions.

Se posa la question de la contraception, autre source de culpabilité. On créa des groupes de réflexion sur la pilule pour hommes, sur le préservatif masculin, sur la vasectomie. Certains, comme en quatorze, montèrent au front en chantant et coururent joyeusement se faire ligaturer de coupables canaux, tirant avec entrain un trait quasi définitif sur toute progéniture. Ils furent applaudis, respectés. On venait de loin leur demander conseil. D'autres réclamaient, pour eux-mêmes et à grands cris, les soirs de pleine lune, une castration physique totale.

Benjamin, qui tenait farouchement à son intégrité corporelle, prit donc un peu de distance et intégra un groupe qui étudiait plus précisément deux méthodes contraceptives masculines, la crème spermicide et le slip chauffant.

Le principe du slip chauffant était simple. Un tissu épais, qui gardait la chaleur, venait enserrer le scrotum du courageux cobaye, augmentant sensiblement sa température testiculaire. On le sait, le spermatozoïde est logé un peu plus au frais que le reste du corps masculin, pour des raisons qui lui sont vitales et qui, par ailleurs, ne nous regardent pas. Nous savons néanmoins que, lorsque la température s'élève plus que de raison dans son deux-pièces, le voilà qui transpire, et s'affaiblit notablement. Et, lors du coït, quand sonne le clairon de la charge spermatique, fatigué, tout en sueur, il réclame de l'eau fraîche, s'allonge sur le canapé et refuse obstinément d'en bouger. «Spermatozoïdes chauffés, grossesse évitée» était le slogan de ces valeureux défricheurs. L'ennuyeux fut que, la petite graine se reproduisant à grande vitesse, il fallait porter ledit slip longtemps. Trop. Suffisamment, en tout cas, pour que le porteur

de culotte calorifugeante transpire d'inquiétante façon, qu'il meure d'envie de s'aérer le bas-ventre tous les quarts d'heure et que, au bout de quelques semaines, il s'avoue vaincu.

La crème spermicide, dont on devait s'enduire chaque matin le thorax, visait, à peu de chose près, au même effet. Bien sûr, cela interdisait tout coït impromptu, mais l'on allait s'y faire, prédisaient les plus optimistes. L'écueil était que, par l'odeur pestilentielle qu'il dégageait, ledit onguent écartait de façon radicale toute velléité d'union charnelle présente ou à venir. Et personne, à l'évidence, n'aurait jamais assez d'empathie, d'amour ou de commisération pour s'approcher à moins de trois mètres du malheureux oint. (*Quand je pense qu'on a fait ça, songea Benjamin sur son canapé, je le crois pas.*) Un fait est avéré: jamais au grand jamais, tout au long de ces années de questionnement intense, les admirateurs de la veuve Poignet ne s'activèrent avec autant de bonne conscience, et avec la certitude d'œuvrer pour l'avant-garde.

Benjamin accompagnait les pionniers, mais à distance respectable. Pressenti pour tester le slip chauffant, il mit en avant une vague allergie testiculaire qui l'obligeait à porter des sous-vêtements en soie sauvage. Et puis, surtout, la belle Véra, qu'il aimait sourdement et convoitait avec constance, séduite par son (maigre) engagement, lui avait accordé une étreinte. Ensemble ils chavirèrent. Partagèrent le même lit. Les pionniers furent loin, ainsi que les pionnières. (*Benji eut un sourire béat.*)

Son rêve éveillé fut interrompu par sa compagne qui rentrait du travail.

- Salut Ben. En plein boulot, je vois.
- Je rêvassais. Je revoyais notre rencontre, Paris, tout ça. C'était quand même dingue, non ?
- Ben, merde! Avec bac plus sept je gagne à peine de quoi

nourrir un rouge-gorge, et toi tu revois nos belles années en buvant des bières sur le canapé... Ça peut pas durer comme ça, Ben. J'en ai assez.

– OK, dit Benjamin. Dès demain matin je me mets en branle, dans une semaine j'entre en production. Ça commence ce soir: je fais le dîner. Je te sers un apéro, ma douce et laborieuse chérie?

– Pas d'refus.

LE LENDEMAIN, il fut debout à sept heures. Le nez dans son bol de café, il réfléchissait intensément.

Il avait trimé deux ans comme manutentionnaire dans une imprimerie, il connaissait donc le poids des mots. Alors pourquoi pas lui, après tout? Il s'attela à un brûlot, *S'en fout la mort!*, où il vouait aux gémonies toutes les croyances et crachait sa haine de l'ordre établi, le tout dans un style plutôt vif et enlevé.

Il travaillait tous les matins, de huit heures à midi. Véra l'aidait pour la documentation et relisait attentivement chaque feuillet.

Au bout de trois mois, ils eurent terminé. Tout était en place: les exemplaires du manuscrit, les enveloppes, les timbres. Restait à poster.

Les jours, les semaines, les mois qui suivirent furent insupportables. Rien ce matin, rien hier, rien avant-hier, rien au dix-huitième jour... Ils rêvaient de lettres, car plusieurs éditeurs éclairés allaient leur répondre, des lettres à l'encre violette, ou noire, avec enveloppe à en-tête qui ferait chavirer leurs cœurs: « Mon cher Monsieur Bin, votre manuscrit m'a touché. Passez me voir en mon bureau de la rue des Saints-Pères, mardi de la semaine prochaine à quatorze heures quinze. Je vous attends. »

Mais au réveil la boîte à lettres restait vide. Jour après jour.

On était au soixantième jour. Benjamin trouva dans sa boîte des tonnes de papier, imprimés publicitaires, factures et autres saloperies. Il prit le tas, le froissa, le piétina, et, d'un geste rageur, jeta le tout dans la poubelle. Puis il ouvrit une bouteille de whisky et commença à noyer sa colère dans le single malt.

Véra le trouva divaguant sur les éditeurs, ces gros porcs qui se font des testicules en platine iridié avec les souvenirs d'une ministar de la télé réalité ou le cancer d'un chanteur à la noix. Il lui raconta péniblement que, en ayant plein le cul, heug, il avait rapidement épluché le courrier du jour et tout jeté à la poubelle.

Véra se précipita sur la poubelle et, de la main, fouilla. Elle y trouva une enveloppe froissée de provenance inconnue, lut la lettre et, poussant un yahooooooooo de joie, mit le tout sous le nez de Ben.

Ça y est, se dit Benjamin, cette fois-ci c'est la bonne. Véra jubilait. Ils burent du champagne, firent les fous. Pas d'invitation dans le bureau du grand chef, cependant. Mais quand on va être édité, et pour son premier ouvrage, on ne fait pas la fine bouche. L'avenir était radieux, point final. Cher éditeur, adorable et bienveillant bonhomme.

LES ENNUIS commencèrent quand ce dénicheur de tendances, cet aventurier du livre, ce phare de l'édition littéraire française, soucieux de ne point commettre d'impair politique, de boulette morale ou, pis, de gourance stratégique qui eût conduit à un échec financier, confia les cent cinquante feuillets à son service juridique, lequel devait les remettre sous huitaine à la cellule marketing. Suivit un échange de courriers, empreints de louanges, puis, très vite, de simple urbanité. Vinrent les tractations sur des tournures jugées excessives, que Benjamin modifia, adoucit, et parfois, la mort dans l'âme,

supprima. L'affaire semblait d'importance, car l'on vit juristes et publicitaires s'immiscer plus avant dans le texte.

Véra était inquiète. Et pas d'accord du tout.

Benjamin, de son côté, fut pris par le doute, puis la mélancolie lui tressa une chemise trop grande, et molle. Il téléphonait vingt fois par jour, sans grand espoir. Agacé, l'éditeur lui envoya son chargé d'opérations spéciales. Rendez-vous fut pris à Bordeaux. Ce dernier, cheveux couleur de cendre noués en un catogan qui, sur le commun, eût été grotesque mais confèrait à ce kamikaze de l'édition l'authentique chic aventurier, lui révéla, à la buvette de la gare Saint-Jean, car son train pour Milan partait dans cinq minutes, qu'il s'agissait d'un gros coup, que l'on aurait affaire, une fois le manuscrit retravaillé, à un véritable blockbuster. Benjamin en fit tomber son sandwich.

– Un blockbuster est une machine de guerre, une machine à pognon, gros moyens, grosses publicités, énorme succès, lui expliqua le commercio-littéraire tout en causant chinois ou quelque chose d'approchant dans son smartphone dernier cri. *[Le smartphone est le nouvel objet transitionnel de masse. Grâce à ce parallélépipède rectangulaire et plat, Maman ne part plus, et ne revient donc pas : elle est toujours là. Vous ne serez plus jamais seul.]* Nous avons déjà une préface du ministre du Budget, un rappeur mou mais célèbre nous rédige une postface. On va tout péter ! Ayez confiance. Et ramassez votre sandwich.

Il lui remit un chèque de dix mille euros, que notre auteur, après l'avoir minutieusement examiné, glissa dans sa poche. On se serra la main. C'était fini. Benjamin, la tristesse l'habitait, désormais.

Véra était furieuse. La mollesse de Ben, ou son attirance pour l'argent, la révoltait. Le soir même, elle s'installait dans la chambre d'amis.

Quatre semaines plus tard, *S'en fout la mort!* était devenu *Vivre c'est prévoir*. Premier tirage: cent mille exemplaires.

La campagne publicitaire alors se déploya: spots radio, messages télévisés, affiches grand format sur les murs de tous les métros et les villes de France... On ne parlait plus que de ça. L'hebdomadaire *La Tribune* y vit «un ouvrage utile, qui, dans cette période de crise, a toutes chances de remonter le moral des ménages». Un éditorialiste du *Point* écrivit: «La petite musique et l'empois qui se dégagent de cet opus nous donnent à réfléchir. Le Vieux Monde a tremblé sur ses bases, certes, et la modernisation nécessaire des réflexes frileux n'est pas terminée. Il faut que les partenaires sociaux, et d'abord nos syndicalistes tout-puissants, fassent leur aggiornamento. Une hirondelle ne fait pas le printemps réformateur, il s'en faut. Nous reste l'étincelle salutaire et finalement très moderne qui se dégage de ce petit livre.» *Le Monde* salua lui aussi l'ouvrage d'un «Ce M. Bin ne manque pas de talent» qui valait panégyrique.

La cerise médiatique sur le gâteau éditorial vint de la télévision française. Benjamin Bin était devenu célèbre en dix jours, certes. Mais l'invitation à «Esprits libres», sur France 2, le plongea dans une euphorie peu commune. Tout le monde allait donc le voir à la télé, sa famille, ses amis, ses parents, c'était dingue, incroyable, insensé.

– Mais ce n'est pas ton œuvre, Benji! Y a rien de toi là-dedans! gueulait Véra.

– Je sais, mon cœur. Mais on peut se faire de l'argent pour longtemps. Il faut que j'y aille. Je suppose que tu ne m'accompagnes pas?

– Tu supposes bien.

BENJAMIN BIN prit le train de huit heures trente-cinq. Dans le vieux Corail, il emprunta le couloir du wagon douze. Arrivé à la place qu'il avait réservée, il vit qu'on s'y était installé, et qu'on portait le béret.

- Pardon...
- Désolé. Je me mets plus loin.
- Ne bougez pas, la place à côté est libre, ne bougez pas.
- Eh bien merci beaucoup.
- Je me présente: Benjamin Bin.
- Enchanté. Agaric Desprez.
- Agaric, le mage de Mont-de-Marsan?
- Cela se peut.
- L'auteur de *La Cabane est tombée sur le chien? Du Cochon est dans le maïs?*
- Ce n'est pas faux.
- L'inventeur de l'onguent Boulégoux et des pastilles Poumon?
- On le dit.
- L'éditeur de *Lettre ouverte à Florimond de Courtecuisse?*
- Peut-être.
- Et le Séparateur de flux, c'est vous alors...
- Les scientifiques les plus éminents ont la faiblesse de m'en attribuer la paternité.
- Si je m'attendais.

Au fil des kilomètres, le balancement des bogies aidant, l'échange prit un tour amical. La réserve d'Agaric avait fait place à la confiance, la timidité de Benjamin s'estompait. Le mage se rendait au Salon de la poésie. On parla de ladite, de l'enjambement, de la noblesse de l'alexandrin. Benjamin parlait peu, il écoutait. Agaric avait une dent contre le parler moderne.

- Vous savez, mon jeune ami, je lisais l'autre jour les offres

d'emploi du journal *Sud-Ouest*. «Vous avez un bon relationnel» annonce l'une d'elles comme condition première à un CDD de deux mois payé moins que rien. Le rédacteur de l'annonce voulait dire «Vous avez le sens des relations humaines, du contact». Bon. Pourquoi «relationnel», alors? Bouffissure du langage, gamin, œdème lexical, voilà ce qui nous tombe dessus. D'autant que j'ai entendu il y a peu un mien voisin, peu éclairé mentalement, se vanter d'avoir des relations, au sens que vous connaissez, sous la forme «J'ai un excellent relationnel, fais-moi confiance».

Benjamin opina.

– Et tu verras, gamin, poursuit Agaric qui s'échauffait, qu'Untel qui avait le bras long va se retrouver doté d'un «bon relationnel». Te rends-tu compte que «J'ai des relations mondaines/ J'ai des relations», que Trenet chantait avec entrain, deviendrait aujourd'hui «J'ai un bon relationnel/ C'est clair!» hululé par des glottes adolescentes en folie?

– Ça fait peur, convint Benjamin.

À Poitiers, le mage sortit de son sac une bouteille de vin rouge, qu'on termina à Tours. Agaric, malgré les protestations de son nouveau camarade, en ouvrit une autre. Au kilomètre quatre cent cinquante-huit, on était au mieux. L'on fut, tout à coup, méchamment secoué par le passage d'un tonitruant bolide sur une voie parallèle.

– Une belle saloperie, leur TGV, lance Agaric. Y a pas un mois je me rends à Paris pour l'enterrement de ma sœur. C'était une emmerdeuse, mais quand même, c'est ma sœur. Bien obligé, j'emprunte ce truc paraît-il ultrarapide. J'avais emporté du pain, un magret séché, je les sèche moi-même, c'est bien meilleur, une fillette de rouge et un ouvrage de poésie. D'abord, un monde fou. Et la place pour les jambes, macache! Les coudes, pareil. C'est un train pour les petits

maigres, je me suis dit. Tout d'un coup une voix nous susurre qu'on est bien dans un train avec un numéro, qu'il ne faut pas s'inquiéter, qu'on part d'un point pour aller à un autre, que notre responsable de cabine s'appelle Kevin. Et juste après, tiens-toi bien, la même chose en anglais! Tout juste si on vient pas nous border. Ça régresse, Benjamin, ça régresse! Bientôt on fournira le pyjama et le nounours pour aller à Lyon. Bref. Je m'installe, je commence à lire quelques alexandrins pour me mettre en jambes, enfin, c'est une façon de parler. Je sors le pain et le magret devant des individus qui prennent un air outragé, mais peu me chaut, et qu'ils aillent se faire foutre. J'accompagne d'une lichée de vin rouge de chez moi. Puis je me rends aux toilettes pour un besoin naturel, et alors le pompon: on arrive à Paris, veuillez préparer vos bagages, et cetera. Bilan: un peu de canard gras, deux-trois verres de vin, quelques sonnets et à peine le temps de pisser. Je dis: Merde!

Une idée taraudait Benjamin depuis le départ. Il se lança:

– Pardon, Mage, mais j'ai beaucoup aimé votre poème *Boletus Edulis*. Pourriez-vous me le dire?

– C'est que... Je ne suis pas sûr de le savoir par cœur.

– S'il vous plaît, Mage.

Agaric se leva, toussa, mit son béret sur son cœur.

*Sais-tu ce qui m'habite  
 Ô Beauté callipyge  
 Et sais-tu le vertige  
 Qui saisit à la vue  
 Des fesses de ton cul  
 Mon cœur de cénobite?*

(Le béret d'Agaric tombe au sol.)

*Te souvient-il, Lucile  
Ce sera toujours hier  
De ce jour de juillet  
Où le noir de tes cils  
Dans la blanche clairière  
M'avait fait chavirer?*

*Quand mon bolet béa  
Devant ton clitocybe  
Les quelques glands moqueurs  
Cachés dans la fougère  
En restèrent babas  
Et deux boas bëlèrent*

*Tu me pris par la main  
Et ma bouche, la folle  
S'en alla déposer  
Sur le lit moussu où  
Palpitait ta girolle  
Un baiser nu et fou.*

*Je garde sur la langue  
Le souvenir de toi  
Et puis le goût de mangue  
Et le sucré salé  
De l'hypholome en touffe  
Jamais je ne t'oublierai.*

Agaric avait ouvert sa chemise. Il pleurait.

– Merci, balbutia Benjamin. Merci. Mais pardonnez-moi, Mage, « Les fesses de ton cul », n'est-ce point un pléonasthme?

– Je l’ai voulu tel. Licence poétique. Notez que « pléonasmisme » ne prend ni *t* ni *h*.

À grand bruit, il se moucha.

– Je vais te faire un cadeau.

Il plongea la main dans son ballot, en sortit un livre qu’il tendit à Benjamin.

– C’est mon dernier ouvrage. Mon exemplaire personnel. C’est pour toi. J’espère que tu aimeras, c’est une fantasmagorie sur le desman des Pyrénées. Une sacrée bestiole.

Le reste du voyage, Agaric vitupéra l’époque.

Benjamin et Agaric dînèrent ce soir-là chez Zénobie reine de Palmyre, gargote libanaise du dix-huitième arrondissement où l’on mangeait fort bien et où avaient cours, en sous-sol, certaines danses du ventre que le Mage affectionnait au plus haut point. L’on se coucha fort tard.

CHEZ GUILLAUME DURAND, ce soir-là, il y avait un écrivain voyageur, les poches débordant de goémon, qui avait apporté pour le maître des lieux une boîte en fer-blanc contenant une fiente de colibri guatémaltèque. Un nouveau philosophe de centre gauche qui venait de passer au centre droit et avait écrit, en quatre cent quatre-vingt-douze pages, pourquoi, le pauvre sexagénaire ayant probablement été coiffé avec un presse-étoupe. Un linguiste tchèque. Une habituée des gros tirages. Un journaliste du *Figaro* qui voyait partout le déclin de la virilité et pleurait abondamment à l’évocation de Lino Ventura. Une écrivaine attaquant en un ouvrage au vitriol une consœur qui l’aurait scandaleusement plagiée (son roman commençait par « Maman est morte ce matin », les premières phrases de sa rivale étant « Ma génitrice a brutalement calanché à huit heures vingt-cinq en se tartinant une biscotte à la con, il y avait des miettes plein la cuisine. Elle m’aura donc pourri la vie jusqu’au

bout». La première avait envisagé une plainte conjointe contre sa rivale et les ayants droit d'Albert Camus, ce dont son avocat, concernant l'auteur de *L'Étranger*, l'avait heureusement dissuadée). Un journaliste politique avec la raie à droite qui venait d'écrire la biographie d'un célèbre patron du CAC 40. Ainsi qu'un écrivain sédentaire à succès. Et Benjamin Bin.

Durand commença l'émission par un duel entre le sédentaire et le voyageur. Autour d'une petite table blanche, on causa style.

L'un tenait que l'art du voyageur est nouveau car fait de contrastes, passant des flots déchaînés aux turbulences d'altitude, de la chambre sordide au palace, des ténèbres les plus noires à l'aveuglante lumière du pôle, du chaud au froid, du cru au cuit. Un style vif et ballotté, des mots jetés sur un méchant carnet qu'on range ensuite entre la brosse à dents et le passeport, à côté du slip de rechange. Une littérature de l'ascèse, du mouvement, du sac à dos; une littérature du bus pourri qui dévale à tombeau ouvert les lacets du Cordón del Azufre, du rafirot rouillé qui, surchargé, vous emporte au-delà de nulle part, une littérature du danger, de l'extrême. Une littérature qui sent des pieds, c'est vrai, et la sueur aussi, et c'est ce qui fait sa force. Pas une œuvre de complexion molle. Et puis la vie, la vraie, ne sent-elle pas un peu des pieds?

Ladite complexion prit mal la chose.

– Et Michelet dans son réduit, drapé dans une couverture et grelottant de fièvre, cela ne vous dit rien? Il écrivait alors comme un forcené, Monsieur! Et n'avait point besoin de voyager.

– Pardon, hurla Durand. Comment dirais-je, vous n'êtes pas Michelet.

– Certes. Mais laissez-moi vous dire ceci, Monsieur Durant.

– Durand, s'il vous plaît, avec un «d».

– Lucien, calme-toi, souffla une dame dans le public. Elle avait les cheveux jaunes.

– C'est ce que j'avais dit. Laissez-moi vous confier ceci, donc. Je me lève à six heures, je vais à la selle à sept, après un petit déjeuner de graines biologiques, de pruneaux secs et de yaourt, cela facilite le transit. Puis, à sept heures trente-cinq, je me mets au travail. Victor et Hugo, mes deux chiens, me rejoignent vers neuf heures et se couchent à mes pieds. Mon épouse m'apporte une tasse de thé fumé à dix heures. Je travaille jusqu'à midi trente. À douze heures quarante-cinq, nous écoutons «Le Jeu des mille euros», sur France-Inter. À ce sujet, et si vous m'autorisez, je voudrais dire ici combien je regrette le valeureux Roger Lanzaac! Et le gai Louis Bozon...

– On ne va pas refaire l'histoire de la radio, Monsieur Leven, s'il vous plaît. Parlez-nous de votre bouquin, lança Durand.

– Je continue, si vous le permettez. Ensuite nous déjeunons. L'après-midi est généralement consacrée au jardinage. À dix-sept heures trente, nous regardons «Des chiffres et des lettres», puis «Questions pour un champion», sur la Trois. Cela nous mène jusqu'au dîner, généralement frugal. Puis je vais faire uriner Hugo et Victor dans le jardin, et je rentre. Pendant que mon épouse regarde le journal de vingt heures, je relis mon travail de la journée devant une bonne tisane. Ensuite nous faisons une partie de crapette et nous nous couchons. Savez-vous, Monsieur Durand, que j'écris mes meilleures pages à vingt degrés? Je parle de mon bureau, car nous chauffons les chambres à dix-sept et le salon à dix-neuf. Chez moi, l'inspiration littéraire ne vient que quand cet ordre-là est en place. C'est comme cela que j'ai écrit *Solitude du thermostat*, qui obtint le Goncourt des Plombiers-Chauffagistes en 2003, permettez-moi de le rappeler ici.

Le rictus de souffrance qui affecta le visage de Durand attestait la lecture de l'ouvrage.

– Venons-en à votre bouquin, *Le Printemps d'un migraineux*. Il commence par ces mots : « Longtemps je me suis mouché de bonheur. » C'est terriblement proustien, non ?

– Du tout. Je souffrais à l'époque de coryza existentiel, me moucher était une véritable délivrance, c'est très simple.

Durand insista :

– Votre narrateur est très attaché à sa mère, il est constamment malade, il se gave de médicaments, il...

– Du tout, je vous dis.

– Reste calme, Lucien, souffla la dame aux cheveux d'or.

– Écoute, Lucienne, fais pas chier. Je suis très calme. Ce type est en train de sous-entendre que mon narrateur est un inverti ; il y aurait quand même, j'emploie le conditionnel à dessein, des raisons de se mettre en colère. Évidemment, il veut dire que le narrateur, c'est moi.

– Je ne sous-entends rien, fit Durand en se grattant l'entrejambe. Mais nous sommes dans une émission culturelle, sur le service public, vous comprenez bien, c'est une question qui vient tout de suite à l'esprit du critique.

– Et moi je vous dis non. Rien du tout. Macache.

Brusquement, comme si l'un des machinistes venait d'actionner à distance un roulement à billes qui aurait fait pivoter de quarante-cinq degrés son fauteuil vers la gauche, Guillaume Durand se tourna vers le voyageur. Le sédentaire n'existait plus.

– Comment dirais-je, votre narrateur, quand il a mal diné, dans un bouge improbable, fait un rêve récurrent : il mange de la vulve de truie farcie. Pourquoi la truie et, comment dirais-je, pourquoi la vulve, justement ? Ça m'a frappé, ça.

Le voyageur fut pris d'une bruyante et forte quinte de toux. Il était tout rouge.

– Il n’y a bien sûr rien de, comment dirais-je, sexuel dans tout ça, embraya un Durand habile autant que charitable. Ce pourrait être de la prostate de mouton ou n’importe quoi d’autre. Et je dis bien «votre narrateur».

La quinte de toux ne cessa pas. Elle s’amplifia, même, et le spectacle de ce pauvre garçon cherchant sa respiration bouleversa chacun. Crise d’asthme, diagnostiqua le médecin de plateau. Apparurent alors, et dans l’ordre: le pompier de service, un autre soldat du feu muni d’une bouteille d’oxygène et d’un masque, et deux individus du même corps portant un brancard. On emporta le voyageur.

Durand se leva, fit trois pas vers une autre table blanche, et s’adressa au biographe des patrons.

– Un chef d’entreprise qui a la bougeotte, qui a vingt idées neuves par jour, et qui est toujours sur la brèche, comment dirais-je, ça n’a pas dû être facile de recueillir des entretiens. Je rappelle le titre de votre ouvrage: *Le Petit Prince du cash-flow*.

– Eh bien, disons que ça n’a pas toujours été facile, mais M. Bollerez nous a beaucoup aidés. Deux interviews téléphoniques de quatre minutes chacune, de la part d’un homme aussi occupé que fascinant et complexe, c’est, on va dire, énorme. Disons que cela nous a permis de tracer un portrait, enfin je crois, relativement fidèle, et au plus près, me semble-t-il, à la fois de l’homme et du businessman.

– Excusez-moi, l’interpella vivement le sédentaire de la table voisine, mais vous semblez user de l’antonomase comme d’un couteau suisse, cher Monsieur. J’ai lu votre funeste ouvrage. Quand votre héros passe deux jours à Hollywood et y croise un organisateur de tournois de golf, c’est le pape des greens rencontré dans la Mecque du cinéma. Une de ses sociétés refuse un contrat qui lui semble risqué et peu porteur: il refile la patate chaude, ou le mistigri, que vous semblez

chérir, au voisin. De même, il se rend non pas à Davos, mais dans le temple du libéralisme. Vous seriez capable, dans un élan aussi erroné historiquement que funeste sur le plan littéraire, de mettre à la même table le Sanglier des Ardennes et l'Aigle de Meaux!

Sur le plateau, on se tordait. Durand feignit de ne pas voir le désarroi du biographe, qui quémandait du secours. Le sédentaire avait peut-être abusé de thé fumé; il reprit :

– Nous apprenons aussi que ce brave chef d'entreprise est l'ami du seigneur de l'Abribus et du pape des lettres françaises, et qu'il se rend une fois l'an dans la Mecque mondiale du piano. Ce qui, par parenthèse, nous fait une belle jambe. Vous êtes journaliste, pas écrivain, nous sommes d'accord. Mais quand même. Tenez, page deux cent cinquante-huit, je vous lis, vous évoquez le nécessaire changement de la SNCF dans les années soixante-dix, après, selon vous, des décennies d'aveuglement, et cela donne: «L'autruche sort enfin la tête du ballast.» Vous vous foutez du monde, cher Monsieur! Quant au titre de votre ouvrage, *Le Petit Prince du cash-flow*, permettez-moi de vous le dire – même si je ne goûte point la poésie de Saint-Exupéry, elle me fait trop penser à Guy Béart – l'inventeur du goniographe ne méritait pas cela.

– Est-ce qu'on ne pourrait pas dire, d'une certaine façon, que la pratique de l'antonomase finit, au final si j'ose cette répétition, par créer une certaine poésie? enchaîna l'œcuménique Durand.

– Bien sûr! renchérit le sédentaire décidément en verve. De plus il est notoirement connu que cela muscle les mollets.

On s'hilara.

– Plus sérieusement, reprit Durand, revenons à votre bio. C'est clairement une œuvre d'enquêteur, et...

Mais son interlocuteur n'était plus en état de locuter. Il se

grattait furieusement le visage et le cou, envahis de plaques rouges.

– Urticaire géante, doublée d'œdème de Quincke, affirma le médecin. Il lui faut immédiatement de la cortisone. Évacuation.

Apparurent derechef les soldats du feu précédemment cités, qui emportèrent le malheureux.

L'oreillette de Durand crachota: «L'audience grimpe, change pas de main!»

– Cette soirée est décidément pleine de surprises, tonitrua l'animateur. J'espère bien évidemment que nos deux malheureux invités se remettront vite. Nous ne manquerons pas, si nous avons des nouvelles en cours d'émission, de vous en informer.

Durand fit trois pas et s'adressa au linguiste, seul à sa table.

– Dites donc, Monsieur Sztrolsz, vous n'y allez pas de main morte avec votre dernier ouvrage. Trois cents pages à la manière de Perec, mais sans un seul «u», cette fois! Et c'est réussi! Non, c'est pas réussi?

– Eh bien, si vos le dites.

– Vos avez d beacop travailler, non?

– Oi et non. n vrai travail de recherche lexicographique, c'est sr. Après, c'est ven tot sel.

– Vos êtes, tot le monde le sait, n disciple de Perec, de Qenea, de l'Olipo...

– Oi, ce sont mes maîtres. Je me sis abrevé à ler sorce, j'espère être digne d'ex.

– Merci en tot cas d'être ven dans mon émission. Votre boqin est formidable, je le montre à la caméra, voilà. Je rappelle le titre: *Pas de u chez Tlip*.

Ayant ainsi expédié l'amoureux des mots, GD se dirigea, au son d'une musique que l'on peut qualifier d'expérimentale,

vers la table blanche voisine, laquelle n'était point ronde mais figurait un cœur.

– Je m'adresse à vous, Katherine Kolpan. *Les écureuils de Central Park ne travaillent pas le lundi*, quelques mois après *Les Yeux bleus des crocodiles*, *La Valse lente des oies blanches*, et il paraît que vous avez en préparation *Les pintades ne se lavent jamais les dents*, un pamphlet formidable; pourquoi ce penchant pour des titres animaliers?

– Eh bien, cher Guillaume, je vais être franche: je suis née sous le signe du Sagittaire, ascendant Coccinelle.

Passa dans le regard de Durand une sorte de vent de panique, un peu comme si on lui avait annoncé la présence de Lévi-Strauss en coulisses.

– Sagittaire, Coccinelle, mais...

– Vous me connaissez, Guillaume, je suis une femme éprise de liberté, j'aime m'affranchir des codes, tant stylistiques que vestimentaires, c'est mon côté rebelle. Ah ah! (*Elle rit.*)

C'est le sédentaire qui, par une intervention musclée, sauva Durand du désarroi.

– De toute façon, seuls de malheureux imbéciles liront votre bouquin, lança-t-il.

– Non mais dis donc, vieil impoli stérile, le jour où on lira tes maigres ouvrages sans talent sur toutes les plages du littoral atlantique, cependant qu'autour de la Méditerranée les libraires seront en rupture de stock, on te sifflera, lança la quinquagénaire.

– On se tutoie? Vous n'êtes qu'une pimbêche, doublée d'une connasse! Et vulgaire, en plus. Je me permets, Madame, de vous pisser à la raie.

– Monsieur Leven, je vous demande de vous taire, balladurisa Durand, sinon vous quittez le plateau!

– Puisque c'est demandé si gentiment... Allez, Liliane,

on file à l'hôtel, tu fais les valises et on rentre à Dourdan. Exécution.

Ainsi ils partirent, le sédentaire et Madame.

Durand, délaissant l'amie des titres animaliers, se tourna vers le nouveau philosophe. Lequel était accompagné de son avocat. Qui se leva pour commencer sa plaidoirie.

– Cet homme, monsieur Durand, messieurs et mesdames les jurés, a eu une vie exemplaire, et il est tout à fait scandaleux qu'on l'attaque sur ses positions politiques, commença l'homme de robe. Tout jeune homme, déjà, il n'avait pas encore dix-huit ans...

– Dalida! hurla le nouveau philosophe (NP) en appuyant sur un invisible buzzer. Et il susurra :

*Il venait d'avoir dix-huit ans  
Il était beau comme un enfant  
Fort comme un homme  
C'était l'été évidemment  
Et j'ai compté en le voyant  
Mes nuits d'automne...*

– J'ai oublié la suite. Mais j'ai bien connu Dalida.

– Je la connais, moi, la suite, lança le sédentaire qui réintégra le plateau, sous les applaudissements. Et il entonna :

*J'ai mis de l'ordre à mes cheveux  
Un peu plus de noir sur mes yeux  
Ça l'a fait rire...*

– Messieurs, messieurs, hurla Durand, qui commençait à transpirer et voyait passer des papillons devant ses yeux alors que ce n'était pas la saison. Messieurs. Nous n'avons plus le temps de...

*Avec le temps  
Avec le temps va tout s'en va  
Même les plus chouettes souvenirs  
À la galerie chfarfouill...*

reprit le philosophe nouveau.

– S'il vous plaît, Monsieur, si vous continuez nous ne parlerons pas de votre pavé! cria Durand. On continue, merde!

Il se passa alors quelque chose de rare dans une telle émission. Le septuagénaire ainsi menacé, le nouveau philosophe qui, après avoir défendu la révolution culturelle chinoise, avait combattu la barbarie, fascisme et communisme mêlés, l'atlantiste convaincu qui accusait d'un index vengeur les pacifistes refusant la guerre de Serbie, cet homme-là, donc, à l'idée qu'on n'allait pas parler de son dernier livre, se mit à pleurer. À pleurer abondamment. À geindre. À sangloter. À s'asseoir sur le sol, à se rouler par terre.

Et intervinrent nos pompiers, qui l'emportèrent, sous les acclamations.

Durand, que cet intermède avait requinqué, s'approcha d'un quadra à grosses lunettes.

– Passons à vous, Monsieur Luc ud Uort. Vous étiez, comme l'on dit, le pape du porno chic, et là, depuis quelques mois, vous changez votre fusil d'épaule. Et radicalement, dites-moi si je me trompe.

– On est passé d'une esthétique du jouir-vrai à une politique d'investigation, à une fuite éperdue en avant, cher Guillaume. On a rasé les poils pubiens, écarté et agrandi tous les sphincters, rien n'y fait. Le client de base, l'amoureux de sexe d'aujourd'hui, veut aller plus loin. C'est pourquoi, en colla-

boration avec le professeur Orifice, de l'institut d'En bas, et du docteur Iléon, gastro-entérologue haut placé, j'ai mis au point le cinéma porno de demain. Gainsbourg disait « L'amour physique est sans issue ». Je dis non. On peut aller plus loin.

– Vous nous mettez l'eau à la bouche, saliva Durand. Soyez plus précis.

– Ma théorie, j'y arrive, est donc que le plus bel acte d'amour, le plus profond dans tous les sens du terme, ne peut être que l'endoscopie. Une caméra qui entre, qui voit tout, qui s'enfonce, qui ne néglige aucun détail pour le voyeur. J'ai d'ailleurs créé la société Endosex, grâce à laquelle nous commercialisons (production, tournage, distribution) des scènes pas piquées des hannetons, agrémentées de quelques bonus – prises de rendez-vous, dialogues avec le praticien – qui sont autant de préliminaires à l'acte amoureux.

« Rendez-vous compte : une coloscopie permet une pénétration anale de près de deux mètres ! Qui aurait pu le croire, hier encore ? Sans compter que, avec les gastroscopies, la fellation de *Gorge profonde* est à ranger au musée des amuse-bouche du siècle dernier. Ah ah ! Je précise que j'ai délaissé le scanner, trop déshumanisant, et le lavement baryté, qui avait pourtant quelques adeptes mais qui, et là c'est le cinéaste qui parle, est trop difficile à filmer.

– Ça me la coupe, lâche Durand. Merci.

Cependant que les deux orphelines de mère se crachaient à la figure et en venaient aux mains, Durand se leva. (Le figaroïste amoureux de Lino Ventura, en pleine crise de nerfs, bavait bruyamment sur son siège.)

– Je me dirige, il nous reste une minute trente, vers Monsieur Benjamin Bin, dont l'essai a déjà été encensé par une bonne partie des médias. Alors, ce succès, c'est votre premier ouvrage, je crois, vous a-t-il tourné la tête ?

- Ben, vous savez, au départ...
- La musique du générique est là, Monsieur Bin. Je n'ai pas besoin de vous souhaiter bonne chance. Vous êtes déjà dans le top dix des ventes. Je rends l'antenne. Merci à tous et au mois prochain.

BENJAMIN voulut rentrer vite, tout expliquer à Véra. Qu'il n'avait pu placer un mot, mais qu'ils allaient pouvoir vivre sans bosser, se payer plein de voyages, militer à l'extrême gauche, même, si elle voulait. Il passa à l'hôtel d'Agaric. Mais ce dernier, échauffé par une pleine journée de poésie, avait un rencard avec une danseuse de Zénobie. Ça ne pouvait attendre. Il restait quelques jours à Paris.

Seul il revint donc chez lui, Benjamin Bin.

À son arrivée, il trouva Véra enfermée dans sa chambre. Elle refusa de lui parler.

Ainsi passèrent quelques pénibles jours, à peine troublés par les trompettes de la renommée.

Car l'émission avait dopé les ventes, et *Vivre c'est prévoir* fut couvert de lauriers. Prix des Mutuelles de France, prix des Notaires du Grand Ouest, il fut aussi distingué par la Guilde des pharmaciens et par l'ordre de l'assurance-vie. Les vingt mille euros que lui attribuèrent les Caisses d'épargne réunies furent la cuillerée de miel sur un gâteau déjà somptueux. Plus de cinq cent mille euros vinrent donner vie au compte bancaire de notre héros. Sans compter le pourcentage sur les ventes, qui allaient grimper en trois mois à huit cent mille exemplaires. Du rarement vu.

Bien sûr, cela fit des jaloux. La Garantie immobilière du Vaucluse cria au plagiat : un chapitre de l'ouvrage aurait été la copie quasi intégrale de la section III de sa police générale d'assurance. L'éditeur, plaidant la liberté romanesque, indem-

nisa les plaignants comme il se devait, et l'incident fut clos.

Un certain Marc Lévy fit téléphoner par son bras droit numéro cinq afin d'acheter les droits de l'ouvrage.

– Et pour en faire quoi? demanda Benjamin, qui était en pyjama.

– Un film à succès, évidemment! De deux heures dix-sept, soit cent trente-sept minutes de spectacle total. Le must des effets spéciaux d'avant-garde par les spécialistes les plus pointus. Marc Lévy soi-même écrit le scénario, accompagné de douze scénaristes professionnels, tous Américains, et de sa sœur. Le tournage est prévu dans un mois et en durera quatre. On a déjà trois immenses réalisateurs et pour les rôles les plus grands noms. Deux cent cinquante millions de dollars de budget. Le film sera tourné en anglais, il y aura douze versions sous-titrées, dont une en chinois, un gros marché comme vous le savez. La version française sortira dans huit cents salles de l'Hexagone. La version américaine sera visible dans les plus grandes villes des États-Unis. Nous attendons vingt millions de spectateurs en France, et dix fois plus dans le reste du monde. Les ventes de DVD devraient suivre. Nous tablons sur huit nominations aux césars, quatre aux oscars. Plus deux millions de tee-shirts avec l'héroïne allongée sur la plage.

– Mais quelle héroïne? Quelle plage?

– *Bienvenue chez les épargnants* se déroulera dans l'Ouest, sur la côte Atlantique. Cela dit, si vous préférez la Méditerranée, on peut en discuter, c'est open.

– Foutez-moi la paix!

Benjamin, étouffé par tout ce qui lui arrivait depuis quelques semaines, but jusqu'à l'ivresse profonde. Quelques heures plus tard, il s'écroulait en travers du lit. Au matin, Véra n'était plus là. Elle avait emporté tous ses vêtements et les livres auxquels elle tenait.

À LA VUE DE BENJAMIN, Douglas Pentille s'ouvrit comme bourgeons en mars. Ce n'étaient que plans mirifiques, rendements exceptionnels, foi de banquier, qui s'offraient à notre héros.

– Tenez, je vous fais une réduction amicale d'un pour cent sur les frais de gestion, ce qui va chercher dans les, je prends ma calculette, en tenant compte de l'inflation et des péréquations d'usage, quatre cents euros d'économie.

Benjamin demanda le montant des frais de sortie.

– Rien, cher Monsieur, presque rien.

– Mais encore ?

– Eh bien, vous voyez le tableau, là, normalement je n'en ai pas le droit mais je vous le montre.

– De six à dix pour cent ? C'est du vol. Trois pour cent.

Pentille pâlit, ôta ses besicles, épongea la sueur qui mouillait son front.

– C'est que... Je ne peux pas, il faut que j'en réfère...

– Référez, mon garçon, référez. Mais faites vite.

Pentille disparut dans le bureau voisin dont il ferma la porte. Il réapparut cinq minutes plus tard. Nœud de cravate resserré, démarche ferme, il attaqua.

– Pour mes supérieurs, c'est trois pour cent, ce n'est pas négociable, évidemment. Mais, j'insiste sur le mais, nous vous offrons gratuitement un calendrier de l'année à venir ainsi que ce magnifique stylo-bille quatre couleurs. Ne souriez pas, je n'ai pas terminé. Si vous optez, dans le cadre de notre assurance-vie, pour un portefeuille d'actions en euros, d'obligations à court terme et un bouquet, c'est la maison qui vous les offre, de junkbonds, si vous signez maintenant, vous voyez la cafetière à dosettes bleu horizon qui trône dans l'entrée, vous la voyez, eh bien elle est à vous.

– J’ai horreur des cafetières à dosettes, lâcha Benjamin.

Pentille reprit son souffle, s’épongea la lèvre supérieure. Il, lui, Pentille, jouait gros dans cet épisode : cinquante pour cent de sa prime annuelle. Alors il abattit ses dernières cartes :

– J’ajoute, j’ajoute : un ticket de Loto, un de PMU et, et, Monsieur, un filet garni. Et bien garni : quatre boîtes de tripes au vin blanc, un jambon de Bayonne plus trois bouteilles de bordeaux, cinq boîtes de pâté de foie, une pizza trois fromages, un tire-bouchon, deux romans policiers...

– Montrez... William Irish ? Ça va. Je signe.

Douglas Pentille bondissait, remerciait, invoquait la Sainte Trinité, la quadrature du cercle, Charles Quint, le Groupe des six, les Sept Merveilles du monde, les huit femmes de Barbe-Bleue...

Benjamin le laissa en plein délire et rentra chez lui.

Sur la table de la cuisine, une enveloppe, « Pour Benjamin », l’attendait.

« Je te quitte, Benjamin Bin. Lâcheté, impuissance, appât du gain ? Je ne sais quel mot choisir te concernant. Je vais vivre ailleurs. J’ai rencontré un type formidable. Il est doux, cultivé, il écrit des poèmes et se fait appeler “le Mage”. Il a des convictions, lui, et il s’y tient. Adieu. Véra. »

Se tenant à une chaise, notre héros lut et relut la courte lettre. Puis, en larmes, il se laissa glisser au sol, comme on sombre dans le sommeil.

## Trois Cœurs simples

*« Un pet foiré, disait-il,  
est une déception immense, un déchirement.  
C'est un enfant chéri qu'on veut cadre  
supérieur chez Gaz de France  
et qui finit coursier chez Air liquide. »*  
Dr Claude Cassou.

PLUS de quarante années travaillées, cent soixante-deux trimestres cotisés, près de quinze mille jours rythmés par les samedis dimanches et les vacances, si redoutées des solitaires. Des collègues aussi tristes que lui, surtout les rigolos, qui sont les plus pénibles. Au soir de la retraite, il n'était pas plus navré que d'habitude. Il avait travaillé sans plaisir, s'était reposé sans joie. En amour, il avait caboté sur la mer d'Onan, petit vent petite voile, sur un monocoque de trois sous, tamponnant la trinquette au petit bonheur la chance, accostant parfois au port sans lumière de l'étreinte payante, souvent au bord du dessalage, jamais ne chavirant.

Venue la soixantaine, il voyait ses jambes grêles porter avec peine une lourde prééminence abdominale et, même si l'usage était à l'obésité et la mode à une maigreur musclée, il souffrait surtout de ne plus se voir uriner. Les enfants mâles arborent

fièrement lors de l'exercice un petit oiseau qu'ils trituraient et étiraient sans peur du lendemain, l'adolescent et l'homme pissent dru et loin, le visage penché sur leur bonheur du jour. Baptiste Huret, sexagénaire gras et bedonnant, n'avait que de tristes mictions et il urinait, si l'on peut dire, en aveugle. Détestant les miroirs en pied, il n'avait pas vu ses génitoires depuis des années. Les gratter, oui. De même que les manipuler vigoureusement à des fins de volupté. Mais se regarder pisser, et loin...

Huret portait sa croix.

Son père était parti le jour de ses dix ans, sa mère, employée modèle des P et T vingt ans durant, avait malencontreusement fini sa vie sous un bus 27, devant la gare Saint-Lazare. N'ayant pour descendance qu'un chien errant qui s'était arrêté un jour chez lui, il vivait seul. Son viatique: ne pas trop s'enfoncer dans la crasse et ne boire que du whisky de qualité.

Le samedi matin, Huret commençait sa journée par des soins de beauté. Il procédait à l'extraction, de son visage et de ses épaules supérieures, de généreux points noirs (le dos, qui en comportait de sublimes, restait une *terra incognita* qu'il convoitait chaque semaine avec envie), opération qui lui procurait un réel plaisir. Et quand il en tenait un bien gros et noir au bout de son index, il le contemplant avec gourmandise sous tous les angles afin de saisir la majesté et l'importance de la prise. Puis il les rangeait dans une vieille boîte en fer qu'il posait sur un radiateur de fonte afin de les faire sécher. Suivait un curage de nez que l'on pourrait qualifier d'exhaustif, car rien ne lui échappait des dépôts et des formations de la nuit: légers filaments plus ou moins transparents qu'il extrayait d'un index expert et roulait contre le pouce jusqu'à obtention d'une boulette parfaite, morceaux plus compacts qui subissaient le même traitement, jusqu'aux croûtes, parfois, malaxées avec

vigueur, le tout rejoignant la boîte en fer. Celle-ci pleine, il en versait le contenu dans un bouillon Kub bien chaud, laissait gonfler, et donnait le tout à son animal domestique qui s'en régala.

Après ce nettoyage de peau et cette espèce de gommage exfoliant, il était l'heure de la douche hebdomadaire. Car Huret, conscient du réchauffement de la planète et de la pénurie à venir d'énergies non renouvelables, n'abusait point de l'exercice, économisant ainsi de l'eau, du savon, du shampooing et de l'électricité. Cette politique citoyenne lui assurait, outre la satisfaction d'œuvrer pour un avenir meilleur, un espace bien dégagé au cinéma, dans le bus ou dans le train. Et quand certains se pinçaient le nez ou lançaient un «Y en a qui pourraient prendre une douche!» Huret rétorquait que trop se laver, et trop souvent, nuit à la santé. Que s'arracher les poils sous les bras est scandaleux, sans parler des pubiens qui aimeraient bien qu'on leur foute la paix. Il enchaînait sur les vitales économies d'énergie induites par sa politique sanitaire, débordait un peu sur les imbéciles bronzés toute l'année, lui qui était blanc comme un linceul et qu'affolaient les femmes à la peau laiteuse. Et conseillait d'aller se faire liposucer chez les ours.

C'est le même jour faste qu'il procédait à un changement de chaussettes et de slip, solides ouvrages en coton blanc de marque Le Prince noir achetés sur le marché du mercredi. Il se vêtait ensuite d'un marcel blanc de même provenance, puis d'une chemise propre dont il glissait les pans dans un pantalon de coton noir. Une noix de Brillantine venait structurer et lustrer son édifice capillaire. (Ajoutons qu'il prenait les mardis et jeudis soir un bain de pieds dans une bassine d'eau froide, car cela aide à la circulation sanguine et favorise un bon sommeil.)

Un midi, au réveil (la soirée avait été consacrée aux fruits de la vigne et à quelques boissons d'orge malté), alors que, fourrageant dans les poils de ses naseaux, il se dirigeait d'un pas pesant vers la salle de bains, son pied heurta un objet. Après avoir éructé, juré, s'être férocement gratté le scrotum, il posa son regard sur la chose. Une balance. Un pèse-personne. Pour peser quelqu'un, pensa-t-il. Huret fut parcouru d'un frisson. Quinze ans qu'il méprisait ce machin. Il fallait bien qu'il y montât un jour, à cet échafaud domestique. Il s'efforça de faire les choses avec ruse et sans aucune objectivité. Mais, malgré les multiples essais, avec ou sans pyjama, sans montre, en s'appuyant un peu sur le rebord du lavabo, les chiffres s'obstinaient.

Et ce quintal de lui-même l'effraya.

Il décida de consulter. Dans l'annuaire des Postes, il choisit Claude Cassou, médecin généraliste, car ce patronyme lui rappelait quelqu'un. Il prit rendez-vous pour le lendemain ; il devait apporter ses dernières analyses de sang.

Le docteur Claude Cassou exerçait dans un ancien garage automobile joliment rénové, à la sortie de la ville. Il reçut Huret à bras ouverts, cigarillo dans une main, une bière dans l'autre.

– Entre, vieux chien ! Je me suis arrangé pour que tu sois mon seul patient ! On a le temps. Cinquante ans qu'on ne s'est vus, au moins !

– Heu, dit Huret. On se connaît, non ?

– Tu parles, Charles, si on se connaît ! Depuis le cours élémentaire. Rue de Clichy, l'école, ça te dit rien ?

– Ça y est, j'y suis. Cassou. Claude Cassou, dit Claudio Cassoulet. Mince alors. Qu'est-ce que tu as fait après la primaire ? T'habitais près du Gaumont Palace. Quand je pense qu'aujourd'hui on est presque voisins, et on s'en doutait pas.

– On se racontera tout ça plus tard. *Salus aegroti suprema lex*. Qu'est-ce qui t'amène? Laisse-moi deviner. Le cœur? J'y crois pas. Le foie? À ton teint, c'est non. Tu as la truffe froide et le poil lustré, vois pas.

– Si, dit Huret, tu vois.

– J'y suis: tu as une prostate comme un ballon de handball et ta vie est un enfer. Mais assieds-toi.

Il tira une bouffée sur son cigarillo, finit la bouteille et y jeta le mégot dudit.

– Du tout, dit tristement Huret. Je viens de passer les cent kilos. T'es aveugle ou quoi?

– Et moi, bougre de couillon, j'ai l'air malade? Non. J'accuse, comme disait Zola, et pardonne-moi cette plaisanterie inacceptable, deux cent quarante livres sur la balance. Arrête de geindre et donne-moi tes dernières analyses. Puis tu me raconteras tes habitudes alimentaires. *Bene diagnosticur, bene curatur*. Voyons voyons... Dis donc, camarade, on ne peut pas dire que tu hantes les labos: tes analyses datent d'il y a treize ans! C'est pas grave, on va faire avec ce qu'on a. D'abord ton cholestérol, le mauvais, le méchant, celui qui a des grandes dents et fait peur aux petits enfants, tutoie les sommets. Quant à tes triglycérides, si je divulguais les chiffres, ils feraient la Une des magazines médicaux. Heureusement, le secret médical est là, Huret, et je le respecte. Quoi qu'il en soit, je ne te jette pas la pierre, pour une raison bien simple: tes mauvais chiffres, eh bien j'ai les mêmes! Alors, qu'est-ce que tu manges, généralement?

Baptiste Huret déclina ses mets préférés, la fréquence de leur consommation.

– Ta façon de te nourrir, je n'ai rien contre. Mais il va falloir modifier certaines habitudes. Voici ce que tu vas faire. Arrête immédiatement de grignoter de la charcutaille du

matin au soir. Terminé aussi, bien évidemment, le petit verre de muscadet qui va avec. Trois vrais repas, matin, midi et soir. Si une petite faim survient vers dix heures ou aux alentours de seize heures, écoute-moi bien : une grande assiette de haricots blancs agrémentés de deux tomates et d'une carotte. Sans pain. Mais choisis bien tes haricots. Pas de tarbais, il provoque des flatulences. Ni de mogette, ton intestin grêle deviendrait un champ de tir dont tu ne sortirais pas vainqueur. Quant au haricot de Castelnaudary, si tu veux revoir ton côlon vivant, tu m'as compris. Dans ton cas, je préconise le coco. Le coco, prenons le coco de Paimpol, c'est le plus goûteux, apporte toute satisfaction sur le plan nutritionnel. Il n'entraîne pas de prise de poids et, sur le plan des météorismes, ma foi, une légère brise, pas plus. Le coco, comme je dis toujours, c'est le bien-être en cadeau. Bien sûr, pas de sport, cela pourrait bouleverser ton équilibre. *Optimum medicamentum quies es.*

– Bien, dit Huret, ça ne va pas être facile mais je vais essayer. Je peux continuer la ventrèche et les topinambours ?

Cassou s'étrangla.

– La peste soit du topinambour ! hurla-t-il. Enfer et peste ! Es-tu candidat à des souffrances infinies ? Veux-tu mourir dans d'atroces convulsions ? Ou préfères-tu finir seul comme un chien, rejeté de toute vie sociale et familiale par une odeur de putois ? Écoute-moi, Huret Baptiste. J'avais un patient, le pauvre garçon, enfin je dis le pauvre garçon, c'était un bobo typique et détestable, le genre on adore déguster en toute simplicité quelques racines qui servaient de maigre pitance pendant la guerre et qui valent aujourd'hui le prix du caviar, mais bon, soigner avant tout, hein. Il vient me voir car il n'arrête pas de péter et ça le gêne, ça peut se comprendre, mais surtout ses vents dégagent une odeur dont la puissance n'a d'égal que la fétidité. Je l'interroge sur ses habitudes

alimentaires : il adore les topinambours ! Je prescris l'arrêt total et définitif de la funeste racine, ainsi que des lavements. Mais il était trop tard. Le lendemain, devine quoi, il se suicide.

Cassou s'appuya sur le bras droit de son fauteuil, se pencha légèrement vers l'avant, fronça les sourcils comme s'il fixait un point précis en lui-même, tout au fond, et lâcha un long pet sombre qui soulignait, s'il en était besoin, la gravité de l'anecdote.

Huret restait coi. Cassou reprit :

– Le diabolique tubercule l'avait rendu fou. Il ne supportait plus d'être trahi en permanence par ses tornades intérieures. D'autant que ses sphincters commençaient, passe-moi l'expression, à baisser les bras. Dans son entreprise on l'évitait, sa femme dormait dans la chambre d'amis, ses enfants le fuyaient. Et sais-tu de quelle façon ce pauvre homme a mis fin à ses jours ?

– Non.

– Eh bien, n'y vois pas malice, ni mauvais esprit, mais il a ouvert le gaz. Pour un péteur pathologique, avoue. Cela s'appelle peut-être le destin.

Huret dit qu'il est l'heure, se lève, prend son manteau.

– Tu vas pas t'en aller sans boire un verre, lui souffle Cassou en un reproche. Et il sort de son tiroir deux verres puis une bouteille. Il sert.

– Un, alors. Mais, Claude, depuis tout ce temps, raconte, tu voulais être champion olympique, je me souviens. T'étais marrant, quand même.

– Justement, ami. J'ai fait l'Insep, une école de sport. Tu sais quoi ? Dégouté j'en suis sorti. Ne fais jamais de sport, ou alors très peu, prévint Cassou. Moi je vais à pied chez le caviste acheter mon whisky, mais pas plus, et je me porte comme un charme. Si tu savais, les sportifs ! Y a pas plus con

qu'un sportif. J'en ai connu qui sacrifiaient à Onan avant chaque épreuve, ou qui téléphonaient à leur mère, ou qui se payaient une chiasse tragique, l'un n'empêchant pas l'autre, évidemment. Et un bobo par-ci, un autre par-là, toujours un pet de travers. Je ferai mieux demain, et encore mieux après-demain, et le culte du corps, Huret: toujours à se mesurer les biceps, à se gonfler les triceps, à se cultiver les quadriceps, à se tâter le ménisque et le vaste interne, à se tripoter l'adducteur ou l'ischio-jambier, à se chouchouter le mollet, à se bichonner l'épaule.

– Et t'as fait quoi après la primaire?

– Je t'expliquerai. La nuit le sportif ne rêve pas à une belle femme, à un voyage à vélo dans le Lot, à un cassoulet fumant dans une auberge landaise. Il fait des cauchemars, mon vieux. Il rêve adducteurs en folie, cervicales déplacées, genou tordu, tendons au bord de la rupture.

«J'oublie le principal: le ligament. Hors le ligament, point de muscle, point d'os, pas de vitesse, point de force ni de vélocité, macache la performance. Si j'étais un commentateur sportif – encore une espèce funeste –, je te dirais que le ligament est le poumon du sportif, son axe central, sa colonne vertébrale, son moteur, sa tour de contrôle, son patron, sa cheville ouvrière, et j'en passe, des clichés lamentables. Et cette insupportable manie du signe de croix avant une course, après un but, parfois trois signes de croix, et pourquoi pas un chapelet tant qu'on y est, cette superstition généralisée qui va du supposé Très-Haut au brin de pelouse qu'on arrache et qu'on garde sur soi. Horreur et enfumage! Le coureur ne vit pas sans son chronomètre ni sans sa balance, de même que le footballeur. Sans parler de la seringue.»

– Je reboirais bien quelque chose, dit Huret, clappant de la langue. Sinon, sans blaguer, t'as fait quoi après la primaire?

Après avoir empli aux trois quarts deux récipients idoines et ignoré la question, Cassou reprit :

– Le sportif est surtout un enfant. Perché sur sa chaise haute, il jette son doudou par terre. Est-ce que les parents vont le ramasser ? Non, c'est lui qui descend et qui va chercher. Qui remonte sur sa chaise. Qui relance à terre, mais plus loin cette fois. Et qui redescend chercher, mais plus vite. Ainsi de suite jusqu'à épuisement. Quand il arrive à ce qu'il voulait, il mange sa soupe comme un grand. S'il n'y arrive pas, il fait caca. Et le coach se fâche.

– Tu pousses le bouchon, Cassou, proteste-t-on.

– À peine, mon grand, à peine. Le sportif appointé s'entraîne en altitude, s'enferme dans des caissons hyperbares. Après une victoire il se plonge dans des tonneaux pleins de glace. Ça ne suffit pas ? Il fait un stage commando chez les militaires, se fait un sang tout neuf dans une clinique suisse. Il souffre, il en bave, il en chie. Aime-t-il ça ? Il adore. Il se pèse six fois par jour, se contrôle au gramme près. Il surveille son alimentation comme le lait sur le feu, Huret. Ces pauvres gens ne parlent que sucres lents, protéines, sels minéraux, graisses polyinsaturées, j'en passe. À part ça, à côté de toutes ces délicieuses choses, on n'hésite pas à se goinfrer, sous surveillance médicale, là je pouffe, de corticoïdes, d'anabolisants, de cocaïne, de pot belge, d'EPO. On avale, on injecte, on transfuse. Et on pisse comme quatre.

« On se fait coincer ? Impossible ! On n'est au courant de rien, d'abord c'est le médecin qui s'occupe de tout. Ou alors, par mégarde, une mégarde trop malencontreuse pour n'être point téléguidée par de nuisibles jaloux, on a bu trois gouttes dans le verre d'un type, lors d'une soirée, qui marchait, le salaud, à la cocaïne. On pourra rien prouver. »

– T'as fait quoi après la primaire, merde ? insista Huret.

– Laisse-moi finir, nom de Dieu! Demain, on discutera. Sinon, le sportif de haut niveau, s'il ne se suicide pas à vingt-huit ans, s'il ne décède pas d'une crise cardiaque foudroyante vers la quarantaine en tondant une pelouse bien gagnée, finit généralement gras. Le léopard des pistes et l'éphèbe des terrains gazonnés ont aujourd'hui un triple menton, un ventre mou, un cou de taureau que l'on vient de castrer, des mollets comme des jambons en solde dans un magasin désert.

« Chez le sportif, y a la tête et y a les jambes. Le physique et le mental. Avec un mental fort, un *gros* mental comme ils disent, t'as tes chances. Si t'es déjà boosté aux produits qui transforment les poulets en tigres féroces, là c'est gagné. Après tu as la pression, un truc terrible, la pression. Pas la bière, le brave demi qu'on déguste par grande chaleur au comptoir, non. La pression psychologique, la seule. Et puis la compression, là j'y comprends rien. Puis la décompression. Et la dépression. Et la suppression: le suicide parfois, une mort foudroyante plus souvent. »

– Tu vas me dire ce que tu as fait après...

– Tu m'emmerdes, Baptiste Huret! J'ai beaucoup étudié le sport et les sportifs, tu sais? Ça t'intéresse pas ce que je raconte?

– Bien sûr que si, répond l'autre.

– Alors écoute. Tu as remarqué: quand le sportif sait aligner deux phrases, je ne vais pas dire intelligentes, mais syntaxiquement correctes, il passe pour un intellectuel. Son destin est tracé, il deviendra entraîneur, entre eux ils disent coach. Te souviens-tu, je parle de football, d'un entraîneur de Bordeaux, un certain Pavon? Un Ronsard, un Einstein, un Bouddha. Sais-tu ce qu'il déclara après une victoire de son équipe, sur la chaîne Canal Plus? « Je remercie mes joueurs. Ils ont tout donné. Ils ont su se vider les couilles. »

– C'était pas sur Canal Plus, c'était sur Canal Délégué, pouffa Huret.

– Ah! Ah! Elle est bonne, celle-là. Je la recaserai. Sincèrement, connais-tu plus infantile et plus niais qu'un sportif?

– Deux sportifs, lança un Huret décidément en verve.

– C'est pas faux. Mais le vocabulaire, Baptiste, le vocabulaire! Un beau match? Une belle rencontre? Une course superbe? Une échappée épique? Que nenni! On a fait un gros match, une grosse perf, sans qu'on sache s'il s'agit d'une performance ou d'une perfusion, une grosse course, quelque chose d'énorme, de monstrueux, de colossal. Que du gros, de l'énorme, du volumineux. Savais-tu qu'un match n'est jamais terminé avant sa fin? qu'une course n'est jamais finie tant qu'elle n'est pas terminée? Sportifs et commentateurs ne connaissent que cinquante mots, et je suis large. Je hais ces gens.

«De plus, tout le charabia moral sur le sens de l'effort, l'amour du collectif, le jouer ensemble, le sport qui donne sa chance à tous, sans racisme, l'école de la vie, et tout ça. Mon cul, oui. Écraser l'autre quoi qu'il arrive, piller les pays pauvres de leurs joueurs de talent, pour les payer moins cher, siffler et humilier le Noir et l'Arabe quand on est spectateur, j'arrête, ça me fout en colère. J'oubliais: réussir à tout prix, puis placer son argent en Suisse ou à Monaco, comme le font la plupart des vedettes. Merde.

«Le seul être humain juché sur un vélo et qui m'ait jamais ému est un Espagnol. Un maigre. Un tout sec. Federico Bahamontès. L'Aigle de Tolède, on l'appelait. Ça remonte à loin. Bien sûr il ne tétait pas que de l'eau, il faisait comme les autres. Mais quelle allure, quelle silhouette, quel talent! Et puis, dans "Bahamontès" il y a "montes", la montagne. Cet homme maigre était né pour défier les sommets.»

– Et dans « Poulidor » il y a « pou ».

– Te moque pas. Aller au bout de soi-même quand soi-même on n'est rien, ami, est-ce que cela a un sens ? À peine parti on est arrivé. Le grotesque, partout et tout le temps.

On se quitta sur ces fortes paroles. Et l'on prit rendez-vous pour le lendemain, au Bistrot de la mairie, afin de parler du passé.

LE BISTROT de la mairie, situé, étonnamment, en face de la mairie, sur la place du même nom, était un endroit calme les jours de semaine, atmosphère apaisante qui contrastait avec la bruyance populaire du samedi jour de marché et du dimanche et sa déplorable loterie PMU. C'est donc en son sein, au fond de la salle qui sentait la vieille cigarette, qu'ils se retrouvèrent, assis sur le cuir craquelé de la banquette. Autour d'un Kir, ils évoquaient leurs jeunes années.

– La primaire finie, ma mère m'a placé dans un institut chic. Et puis l'Insep. Mais elle voulait que je devienne médecin. J'ai bossé dur, crois-moi, reprit Cassou. Ma jeunesse, je l'ai vue de loin... Puis j'ai ouvert un beau cabinet avec une belle plaque en cuivre guilloché. Mais, tu sais, j'ai commencé à m'ennuyer. Des plaintes, des jérémiades, encore et encore. Et des ordonnances longues comme un jour sans pain. Vingt ans comme ça. Un jour j'ai décidé d'arrêter. Enfin, de changer. Les plantes, et beaucoup de discussions. Autre chose, quoi. J'ai commencé par soigner les rhumes banals. Ce n'était pas ma grande époque. Puis j'ai fait les verrues plantaires, guérison par imposition des mains. Un succès du feu de Dieu. Ma réputation a commencé là. Je consulte, je soigne, on me paye en liquide, et je demande peu. De toute façon, il faut être modeste, *Medicus curat, natura sanat*. Et toi ? Patron ! La même chose !

– Dis donc, Claude Cassou, tu veux bien arrêter, avec ton

latin de cuisine? Ça me ferait plaisir que tu ne me prennes pas trop pour un imbécile, dit, excédé, Baptiste Huret.

– Excuse-moi, je ne voulais pas te vexer. Alors?

– Oh moi, tu sais... Mon père nous a quittés, ma mère et moi, quand j'avais dix ans. On a jamais su exactement ce qu'il faisait comme travail. Il avait de grands projets, mais il en parlait pas. Il découchait, quelquefois. Un jour, il n'est pas rentré, on l'a jamais revu. Moi j'ai fait des petits boulots après le bac, et puis...

– Mon père à moi, il était artiste et se produisait scéniquement parlant sous le nom de Pedro Bel-Organe. Maman était serveuse au bar de la Nuit, en face de Bobino. Ça tombait bien car mon futur père y travaillait, à Bobino. Ils se sont rencontrés là, après le spectacle, et me voilà. Je suis un bâtard, mon ami.

Une voix de stentor brailla: « On ferme! »

– Merde, dit Cassou, déjà. Écoute, viens chez moi, on aura le temps.

Ils quittèrent ce fâcheux établissement et se retrouvèrent dans le salon de Cassou, qui faisait office de cabinet de consultation ainsi que de chambre à coucher.

– Mon père, continua Cassou, était déjà marié. À une employée des Postes (*Huret blémit*). Ma mère lui demandait de divorcer. Ce qu'il ne fit jamais. Mais je ne me plains pas, je n'ai pas eu une enfance malheureuse. Mon père passait souvent. Il me parlait de son travail, ce qui me faisait beaucoup rire. Je n'ai jamais eu le droit d'aller le voir sur scène, interdiction maternelle. Un jour, il arrive avec trois grosses valises et s'installe à la maison pour toujours, tu penses si j'étais content. Ma mère, pareil. Deux jours plus tard il se barre.

Il ouvrit un tiroir, en sortit une bouteille de whisky et deux verres, qu'il emplît.

Huret but.

– Il nous a quittés pour une danseuse de music-hall avec qui il se produisait. Une fille de peu, d’après ma mère. Consuelo Groscólon elle s’appelait. Après avoir épousé Si Brahim el Glaoui, fils du pacha de Marrakech, et lui avoir donné cinq filles, la honte, elle avait pris ses cliques et ses claques pour venir danser à Paris, c’est ce qu’elle racontait en tout cas. Pedro Bel-Organe, enfin, mon père, quoi, exécutait une production pétomanesque, en hommage à Joseph Pujol, le Pétomane, qu’il vénérait. Le succès était moyen. Alors ils sont partis tous les deux en tournée sud-américaine. Mon père et Consuelo : Valparaiso, Caracas, tu imagines. Je ne l’ai jamais revu. Et ma mère est morte de chagrin, d’un coup. Crise aiguë. Quant à mon frère, le fils légitime du premier lit, le colis de la postière, comme je dis souvent, je n’ai pas de nouvelles. J’ai su par des amis qu’il était cadre dans l’administration, il y a de cela dix ans. Et puis plus rien.

Huret toussa.

– Il ne l’est plus, Cassou. Il ne l’est plus.

– Plus quoi ?

– Il n’est plus dans l’administration. D’abord c’était la banque. Mais il n’est plus dans la banque.

– Comment le sais-tu ?

– Il a été mis à la retraite, le malheureux.

– Mais qui t’a raconté ces fariboles ? Éclaire ma lanterne, je t’en prie, Huret ! Mon frère, où est-il ?

– Il a même beaucoup souffert. Je peux t’affirmer que sa vie n’a pas été rose.

– Tu vas me dire où il est, nom d’un pet foireux ! hurla Cassou, dont la voix, maintenant, tremblait.

– Il est devant toi. Là. Ici et maintenant, dit Huret la gorge nouée.

– Hein, quoi, que, je, ne me dis pas que.

– Si. C'est moi, le colis de la postière...

Cassou fut secoué d'un hoquet. Puis, comme fond une glace au chocolat sous le soleil d'été, il sanglota doucement. S'approcha, regard perdu, de Baptiste Huret. Les deux cent trente kilos de tendresse et de reconnaissance mêlées, dans une étreinte sans pudeur, ne firent qu'un.

Ainsi ils pleurèrent, les deux frères, comme de vieux orphelins.

La nuit les surprit rassasiés de trois boîtes de sardines à la tomate que Cassou avait en réserve et abreuvés du haut médoc habituel de Cassou. Ils parlaient de leur père.

– Il détestait l'adjectif «foireux», dit Cassou. Surtout en matière de pet. Lui, il parlait de «pet foiré». «Un pet foiré, disait-il, est une déception immense, un déchirement. C'est un enfant qu'on veut cadre supérieur chez Gaz de France et qui finit coursier chez Air liquide.» Je pleurais quand il parlait comme ça. Je ne voulais pas finir chez Air liquide. Il m'a toujours beaucoup impressionné, de toute façon. Il les avait consignés selon une typologie très personnelle, mais je te lis son carnet.

«L'optimiste, plutôt bref, qui sent bon la journée ensoleillée.»

«Le triste, lâché sans conviction. Il signale un tempérament plutôt mou. La mélancolie est son royaume. Odeur aléatoire.»

«Le pet nerveux, sec et sans relief. Il est irrégulier mais fréquent. Pas d'odeur. Il traduit une nature obsessionnelle, parfois hypocondriaque.»

«Le jouisseur est généralement long et silencieux. Il se savoure seul, sous les draps par exemple, mais aussi à l'air libre, au travail, dans la rue. Son parfum capiteux, presque vénéneux, demeure quelque chose d'incomparable et de rare.

C'est l'essence de soi. Mais attention : ce pet-là peut vous mettre au ban de l'humaine société, car grande est sa pestilence et durables sont ses effets, et s'il atteint ou même effleure quelqu'un d'autre que vous la mise en quarantaine vous guette, et la solitude infinie.»

– Le pet vaginal, il ne savait qu'en dire. Regarde, là, il a mis trois points d'interrogation.

– C'est sûr que c'est pas simple, le pet dont tu parles. À ce propos, mon frère Cassou, il faut que je te dise une chose. J'ai rencontré une femme, il y a quelques jours. Et je suis fou d'elle. Et elle m'aime aussi, enfin je crois. C'est grâce à elle que j'ai découvert le pet vaginal, dont parlait notre père. Mais continue, mon Cassou.

– J'espère que vous serez heureux, tous les deux. Il faudra que tu me la présentes. Mais revenons à ce pet spécial. Il avait compris comment ça fonctionnait. Mais voilà, il trouvait pas les mots. Il avait commencé un dictionnaire : il voulait créer un langage pour les aveugles et les sourds-muets, inspiré à la fois du morse, de l'esperanto et de la physique des gaz. Mais il n'a pu aller au bout, trop pris par son spectacle.

– Je peux dormir chez toi ? dit Baptiste Huret.

– T'es mon frère, non ? À toi le lit, le canapé pour moi. On va mettre la viande dans le torchon. Dors bien, frérot.

– Dors bien, mon Cassou.

LA RENCONTRE amoureuse de Huret se prénommaît Giselle. Ils s'étaient découverts non point à la fête du Signifiant de Cerisy (Essonne), pas plus qu'au congrès du Vivre-Ensemble de La Rochelle (aucun des deux n'était libre), mais à la Foire au gras de Saint-Sever (Landes). Giselle, épouse légitime et malheureuse du boucher-charcutier de Lit-et-Mixe, accompagnait son mari, par ailleurs membre de la confrérie des

Jabotiers; Huret était là pour faire sa provision annuelle de viande sur pattes, qu'ensuite il congelait. Leur rencontre fut sans aucun qualificatif à portée de main. Les regards, d'abord. Les regards, ensuite. Visages qui n'osent pas sourire, tellement c'est sérieux. Mains qui se frôlent au stand des canards gras du Gers, qui s'étreignent un peu plus loin, petits mots échangés dans un souffle. À bientôt Baptiste, à bientôt Giselle. À demain ?

Baptiste Huret reparla de la belle à Cassou, qui déboucha une bouteille de médoc pour fêter la nouvelle.

- On se voit le samedi, lui confia Huret. On a rendez-vous.
- Soyez heureux ! lança Cassou.

Puis, avec une mine d'espion de guerre froide, il lui tendit, les yeux baissés, une boîte de comprimés.

- T'es dingue ou quoi ? J'ai pas besoin de ça, Cassou, je te jure. Parce que toi...

- Du tout. J'en prescris à quelques malheureux qui (*soupir*), enfin tu comprends. Aimez-vous, profitez de la vie. Allez, mon Baptiste, *Omnia vincit amor*.

Les amoureux prenaient doucement leurs habitudes.

Chaque samedi, Baptiste Huret confiait le canidé à la voisine et partait pour Bordeaux rejoindre la pulpeuse à l'hôtel Fulberta. Laquelle était censée prendre des cours de diction avec un coach que lui avait choisi son légitime, on peut être boucher et vivre avec son temps.

Là ils se donnaient l'un à l'autre, s'aimaient, se léchaient comme des chats, apprenaient la lenteur de l'escargot, la douceur de la graisse. Ils riaient, parlaient d'avenir. Huret suppliait Giselle de divorcer et de convoler en justes noces avec lui-même. Mais icelle hésitait, et l'on va saisir pourquoi. Si la boutique était avenante et bien éclairée, si les cartons, au mur, fleuraient bon le terroir (« Directement de l'étable à la table »,

« Ici le veau est sous la mère comme le cèpe est sous le chêne »), le mari patron, qu'ils appelaient Porcinet, était un violent. Au début de leur histoire, Huret le trouvait attendrissant, Robert, avec un côté gros nounours à moustache. Et puis le cocu attire la compassion. Giselle avait sèchement répondu :

– Moi aussi il m'attendrit, mais pas comme tu crois. Tu sais ce que ça veut dire, attendrir le bifteck, pour un boucher ? Eh bien moi c'est comme ça qu'il m'attendrit, le gros con.

– Ah le porc ! l'ignoble porc ! l'hyène ! le chacal ! Mais quel salaud. Je vais lui crever la panse, à ce chien galeux.

– Non, mon roi de la forêt. Tu ne feras rien. Attends-moi, Baptiste de mon cœur. Je vais le quitter. Mais je ne suis pas encore prête.

Puis ils se virent du vendredi soir au mardi matin, et chez Baptiste Huret, car la crainte les avait abandonnés. Porcinet, qui possédait à la fois l'intelligence de la main et le flair du cougour, n'était plus que l'ombre de lui-même. Le sabreur d'entrecôtes, le Noureev du dénervage, le découpeur d'épaules, le bardeur de rôtis, était en pleine dépression. Car il savait. Et fulminait. Et ourdissait de tous deux les occire, et la femme et l'amant. Puis il pleurait, se repentait, se flagellait, battait sa coulpe, se morigénait. Il laissait aller. Et sa repentance le conduisait à des pratiques dommageables au commerce : un kilo donné pour un kilo acheté, le foie de veau au prix de la viande à pot-au-feu... Le commerce périclitait.

Un soir, Giselle passa prendre ses effets personnels, bourra à la hâte une valise, cependant que Porcinet se vautrait dans des supplices larmoyantes, se roulait par terre, implorait, menaçait, se vidait. Elle partit sans un mot, et rejoignit prestement Baptiste qui l'attendait devant son automobile flambant neuve, batte de base-ball en main, avec les violents on ne sait jamais.

L'arrivée de Giselle chez Baptiste Huret fut fêtée dignement. On avait commandé chez le meilleur traiteur de la région, Cassou apporta quelques précieux flacons, on mangea à s'en faire péter la sous-ventrière, puis on mit de la musique et l'on dansa.

Les jours suivants virent quelques changements majeurs dans la vie de Baptiste Huret. Deux brossages de dents chaque jour, une douche quotidienne sans quoi pas de câlins, puis un nettoyage de la maison, de nouvelles couleurs sur les murs. Sans oublier ce pauvre chien, que Giselle baptisa « Liberté » et qui passa ses nuits non plus dans le lit douillet de son maître et compagnon, mais sur le tapis du salon.

Cependant que Porcinet, non loin de là, déployait l'énergie de l'authentique désespoir pour reconquérir son aimée. « Je t'ai fait du mal, mon amour, ma vie, ma petite caille, ma colombe, ma palombe, ma biche apeurée, je n'ai pas su t'aimer. Le souvenir de toi m'habite, Giselle ô ma Gisou, ton rire est un envol de tourterelles, ton sexe est doux comme le foie de la génisse... Me pardonneras-tu? J'ai tué beaucoup d'animaux innocents, je t'ai frappée et humiliée. Pourquoi? Je n'ai pas connu le bonheur, enfant, ni la tendresse, rien. Je n'en suis pas excusable pour autant, amour, mon alouette. Reviens, reviens, reviens. La vie sans toi m'est impossible. Je t'aime plus que tout. Robert. » Il lui envoyait une lettre par jour. Sans succès, on s'en doute. Alors il se mit à peindre. En trois semaines il fit parvenir à son amour enfui des huiles sur toile, sur bois, des aquarelles: *Entrecôte, soleil couchant; Onglet solitaire à peine saisi, vingt heures trente; Queue de bœuf froide, désolation*, notamment.

Giselle vivait sa vie, ailleurs.

Un dimanche matin on retrouva Porcinet pendu derrière sa caisse, langue dehors, tabouret renversé dans la sciure. Le

rideau de fer était levé, les portes du magasin étaient grandes ouvertes: il s'offrait, urine et sperme mêlés, à la foule en ce jour d'affluence.

IL ÉTAIT DIX HEURES quand le téléphone sonna. Giselle était levée depuis longtemps. Huret ne supportait pas qu'on le dérangeât si tôt. Au fil: Cassou, excité comme une puce. Il devait venir tout de suite, urgence absolue. Huret s'exécuta en maugréant.

– Le Destin, Huret, le Destin majuscule. Assieds-toi, tu risques de tomber de haut. Je te sers un verre (*il lui sert un verre*). Figure-toi que ce matin, il y a une heure de ça, on frappe à ma porte. Je ne sais pas pourquoi, je ressens quelque chose au niveau du sternum, une petite contraction. J'ouvre. Sais-tu qui c'était? Le Destin, Baptiste, le Destin majuscule!

– Tu l'as déjà dit deux fois, fit Huret, qui n'était pas d'excellente humeur. Et quelle tête il avait, ton Destin majuscule? Une faux à la main? Un rire satanique aux lèvres?

– Notre Destin, Baptiste, notre Destin. Il était jaune et gris, avec une casquette, il chevauchait un vélomoteur et tenait à la main une enveloppe.

– La Poste, dit Huret, qui avait un sens aigu de l'observation.

– Tout juste Auguste. Et tiens, lis ça.

Il lui tendit trois feuillets à l'en-tête d'un certain Don Manuel, 666 calle Montrejon à Valparaiso. Ce monsieur était âgé de quatre-vingt-treize ans et se disait leur géniteur. Huret sentit les larmes lui monter aux yeux. La vue brouillée, il reprit sa lecture. Leur père putatif, donc, joignait des bulletins de naissance photocopiés prouvant qu'il avait eu deux enfants, deux garçons, de deux femmes différentes.

– Putatif il ne l'est plus, dit-il dans un sanglot.

– Continue, supplia Cassou.

Il effectuait en faveur de chacun de ses fils un don manuel de cinq cent mille euros. Il leur demandait de lui pardonner sa brusque disparition, de venir le voir avant qu'il ne meure, car il avait tant de choses à leur expliquer. Il les embrassait chaleureusement, il signait. Don Manuel de Cardalobre, 666 calle Montrejon, Valparaiso.

Cette nuit-là, ils burent, méthodiquement; ils riaient de tout, et toute pudeur les avait quittés. Huret sortit de sa poche intérieure un papier qu'il déplia soigneusement et tendit à Cassou: l'épithaphe qu'il avait voulu, avant, qu'on mît sur sa tombe. «Il naquit dans la douleur, eut une enfance malade, une adolescence ratée. Il fut un adulte méprisé, vieillit seul comme un chien. Il mourut dans d'atroces souffrances.» Il était en larmes, et sa grande carcasse était secouée de sanglots.

– Mais maintenant, avec Giselle, toi mon frère, et notre père, c'est plus pareil, hoqueta-t-il.

Il se moucha dans son pull et s'endormit contre son frère, épuisé.

DANS L'A 330 qui les emporte vers Valparaiso, nos trois amis découvrent des sensations nouvelles. On est bien en l'air, bien au-dessus des nuages, bien au-dessus du monde d'en bas. Et, c'est miracle, l'on ne tombe point. Il fait doux, on en prend plein les mirettes, on se croirait chez soi. Giselle et Huret se tiennent fermement par la main, et parfois l'un se penche un peu vers l'autre et dépose un baiser sur sa joue. Leur main gauche est ornée d'une alliance d'argent.

Cassou, qui s'est administré des comprimés et des gélules de calmants plus quelques verres de son meilleur whisky, dort, la tête contre le hublot. Et produit plus de bruit que l'avion lui-même. Ce qui ne gêne point Huret et Giselle mais dérange

fortement des voisins, qui s'outrent de ce réacteur surnuméraire en costume jaune paille, car Cassou a prévu l'été. Les plaintes fusent, on appelle une hôtesse. Un chef de cabine se déplace. Rien n'y fait, Cassou, obstinément, et dort et ronfle. Les autorités locales conseillent de s'accommoder de la chose au moyen de vidéos apaisantes. On obtempère dans la mauvaise humeur, on se visse un casque sur les oreilles, on visionne un film.

Cassou est dans un immense salon. Un homme à la barbe fournie apparaît, coiffé d'un sombrero, on dirait le père de Zorro. Il tient à la main un palmier géant. À son côté, une femme qui ressemble à Consuelo Groscólon danse.

– Ce palmier, mes petits, est vôtre. Il vous donnera à tous deux la force d'aller de l'avant, de vaincre l'injustice, et de trouver l'amour. Car, comme le chante mon ami Luis Mariano, qui pas plus tard qu'hier dînait à ma table :

*L'amour est un bouquet de biolèèttéé  
L'amour est plus doux que ces fleurèèttéé  
Quand le bonheur en passant vous fait signe et s'arrèèttéééé  
Il faut lui prendre la main sans attendre à demain.*

Alors il ouvre les bras et dit ceci :

– Viens sur mon cœur, venez tous deux, mes fils.

Giselle a emporté un livre de poésie. Elle lit, à voix basse, pour l'homme qu'elle aime, *Les Étrennes des orphelins*.

*La chambre est pleine d'ombre ; on entend vaguement  
De deux enfants le triste et doux chuchotement.  
Leur front se penche, encore alourdi par le rêve,  
Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève...*

Huret ne dit rien, respire à peine; il regarde la bouche de son aimée, et qu'elle est belle, cette bouche, qu'elles sont belles, ces lèvres délicates d'où sortent de si jolis mots... Il lui caresse la main. Elle continue sa lecture. Un peu plus tard, l'un contre l'autre, ils s'endorment.

Ils sont là, tous les trois, bien au-dessus de l'Atlantique. Rêvant, apaisés, heureux. Ils sont pleins d'espoir, et ce n'est pas trop tôt.



## Zaza

CHAQUE MIDI, Le Gigot musical, où en salle œuvrait Zaza, était bondé. L'établissement jouissait en effet d'une excellente réputation et l'inamovible plat du jour, agneau sous la mère en gigot et ses flageolets à la catalane, méritait son succès. Zaza y servait midi et soir les ouvriers locaux et les représentants de commerce.

Cœur simple et âme sensible, Zaza aimait les histoires impossibles, les destins contrariés, l'amour qui fait mal. Certains soirs, quand la tristesse la prenait au goulot, elle fredonnait, seule contre tous, contre toute vraisemblance, contre tout respect de la musique, de la diction poétique, du bout-rimé, contre vents et marées, «Peu m'importeuu / Si tu m'aimeuuu / Je me fous / De moooonnnn deeeennntier», d'Edit Flac, chanteuse populaire que l'on surnommait la Mouette. (Edit Flac avait grandi à la diable sur le port du Havre, et, sans famille, sans éducation, sans rien, elle avait l'habitude de crier son chagrin et sa solitude sur les quais. Les pêcheurs lui jetaient quelques sardines qu'elle dévorait crues ou, les jours de disette, des abats. Comme le criaillement de ce laridé à la vue du poisson, son pathétique chant signalait aussi qu'elle avait grand faim.) Et cet hymne vibrant, pantelant, impitoyable, pitoyable, à un amour impossible, cette bataille contre le délabrement buccal revendiqué portée par une pauvre voix de nez, cette trémulante lutte d'une polypose

naso-sinusienne contre l'air, cette imprudence, cette impudence, ce courage bouché, tout cela consolait un peu Zaza, elle qui ne portait pas d'appareil dentaire.

Non, elle n'était pas seule; oui, il y avait plus malheureux qu'elle. Qui prenait des baffes? Qui prenait des gnons? Qui consultait un oto-rhino-laryngologiste véreux deux fois la semaine? Qui se faisait larguer, mépriser, abandonner? Edit Flac. Qui, malgré sa renommée croissante, les pieds serrés dans d'informes godillots, le visage gonflé par les coups et l'alcool, debout dans une flaque d'eau, sur un trottoir, sous une pluie battante, cependant que les mouettes lui fientaient sur la tête, qui trouvait encore la force de chanter l'amour? Edit Flac. Qui essuiera, pour l'éternité et pour trois sous, des verres mal lavés au fond d'un café pourri? Edit. Elle pourrait travailler au comptoir, à la lumière, causer avec le client, la Mouette. Mais non. Toute seule au fond, parfumée au tabac froid, c'est son destin.

Et voilà qu'un jour elle aperçoit deux amoureux qui se tiennent par la main. Timidement ils entrent, timidement demandent une chambre.

- C'est l'affaire du patron, qu'elle leur dit, il est pas là.
- S'il vous plaît, allez le chercher.
- Il est aux cabinets, Messieurs dames, désolée.

Et ajoute, en une mimique qui pourrait signifier le vol d'une hirondelle ou un feu de forêt:

- Ça peut durer deux minutes comme ça peut durer un quart d'heure, ça dépend de la commission.

Mais, n'écoutant que son courage et son amour de l'humanité, elle pose sa main sur son front, elle réfléchit très fort. Puis, au terme d'une courte tempête sous des cheveux regraisant vite, elle les conduit. Car il y a tant de soleil au fond de leurs yeux, tant de tristesse, tant d'amour que ça lui fait mal,

à Edit. Le lendemain matin, à l'heure de faire les chambres, on les retrouve morts, les tourtereaux. La Mouette, ça la fait souffrir, évidemment. Non pas leur mort en elle-même, c'est presque dans l'ordre des choses de l'amour. Mais le bonheur, mais le soleil entr'aperçu dans leurs yeux, mais l'espoir de l'ailleurs, voilà qui lui met, s'il en était besoin, le moral dans les chaussettes.

Un peu plus tard, avec le succès, elle s'appelle Marilou, la Mouette, et elle est appariée avec un rotativiste passionné et brutal. Il la frappe, il la bat, l'homme à la roto. C'est comme ça. Quand elle n'a rien rapporté de sa journée, on peut dire que ça barde. «Mais je t'aime!» qu'elle lui dit en pleurant. «Ta gueule, morue!» qu'il répond en ricanant, cependant qu'il lacère son corps maigre à coups de ceinturon.

Bref, la vie chantée de la Mouette, c'était pas de la tarte.

Et c'est pour ça qu'elle la kiffait trop, Zaza, la Mouette. C'était sa sœur, sa mère, son amie. Comme la Mouette, comme Marilou, elle courait après l'amour sans jamais le rattraper. Même si, contrairement à son idole, elle ne traversait pas la vie le haricot à la portière: plutôt prude, réservée, elle gardait, bien que son âme bouillonnât, le corps désespérément sec.

C'est pendant son labeur quotidien, entre fromage et dessert, entre poire et désespoir, qu'entra dans sa vie un commercial chauve qui vendait, provisoirement, des produits capillaires, ça s'invente pas disait Roger, le patron du Gigot, une histoire comme ça. Et qui la fascina.

Il faut dire, à cet instant du récit, que la vie de Gérard LePilon (nous l'appellerons GLP) contée par lui-même était peu banale. (Né Pilon, il avait fait accoler très récemment, et avec une majuscule, l'article «Le» à son patronyme. Comme LeBaron et sa Chrysler, LaGuardia et son aéroport, à l'amé-

ricaine. Cela signait à la fois le chic aventurier et l'ascension sociale.)

L'intarissable GLP avait bâti des cathédrales, traversé l'Atlantique à la nage, chanté le blues, contrefait avec succès la signature de Voltaire pour encaisser un chèque de cinq cents euros. De plus, il avait personnellement connu Joko le Clown et son cousin Kiki, lequel urinait à plus de cinq mètres les jours de gala. Dans son enfance se rendaient à Orly, pour un thé dominical chez ses grands-parents, Paul Bourget («le Freud de l'Ardèche», comme l'appelait son grand-père), et chaque samedi Bernard Buffet, qui venait avec son épouse du Bourget à Orly dans sa Peugeot gris métallisé. Dans le salon, les œuvres complètes de Bourget trônaient sur la commode, cependant qu'au-dessus de la commode était un Buffet (cadeau de l'artiste à son père) et qu'à gauche déperissait un buffet, sur lequel était un buste de l'empereur Commode au-dessus duquel on avait accroché un Dubuffet (reproduction non signée), car c'était plus pratique. C'est dire s'il avait rencontré du beau linge.

La culture au Gigot musical, à l'heure du repas de midi, intéressait certes les compagnons de table de LePilon. Mais on vint vite au sujet que tout le monde espérait : les personnes du sexe. Les femmes, donc. Eh bien, il les avait toutes eues. Oui mais les belles, les stars, les inaccessibles ? s'enquérirait-on.

– Il ne faut pas croire, professait l'inextinguible GLP à l'heure du pousse-café, que les plus belles femmes, et il lissait son crâne d'une main lente, ne sont pas pour nous. Tenez, moi, par exemple.

S'ensuivait le récit enlevé de la folle aventure où il (LePilon) avait séduit SD (grande actrice de théâtre) et l'avait possédée dans sa loge, à quelques minutes du lever de rideau, retardant ainsi le premier acte d'*Iphigénie* au Petit Odéon. Ou quand lui (LePilon)

et l'autre nain (Gérard Depardieu) s'étaient sauvagement battus pour les beaux yeux de CB (Carole Bouquet). Écoutant la voix de la sagesse, LePilon avait cessé le combat au premier sang, épargnant à GD une cuisante humiliation et à CB une passion dévastatrice qui eût probablement nui à sa carrière.

Helga, ensuite, la sublime Suédoise, et l'assistance mâle fut parcourue d'un frisson. Il l'avait invitée au cinéma, on projetait ce soir-là *Sous les caresses du vent nu*, au Rialto. Ils s'étaient promenés après la séance, et dans les rues de Limoges elle lui avait parlé de Strindberg, de Borg, d'Ingmar Bergman et de Stefan Edberg, auteurs dramatiques majeurs de son pays natal. Ses cheveux descendaient jusqu'aux hanches, ses yeux étaient bleus comme l'azur, elle avait un accent délicieux, la peau blanche. (*Ici, Zaza laisse choir le plateau de fromages.*) Elle l'avait invité chez elle – mais le lendemain seulement, et, bien qu'il marchât courbé par un désir proéminent, il aima sur-le-champ cette pudeur – pour un dîner de harengs crus et de vodka locale. Se consumant de désir, il arriva en retard juste ce qu'il faut pour ne point paraître impoli. Et là, quand elle ouvrit la porte, Seigneur Jésus Marie Joseph, là...

– Alors? soufflèrent les grands fauves attablés.

– Elle portait, sous un manteau de fourrure, un voile de soie transparent qui laissait deviner des formes superbes. Pour tout vous dire, lança LePilon, qui ne négotait pas sur les clichés érotiques: elle était plus nue que nue.

– Nom de Dieu! rugit Roger.

Zaza brisa deux verres. La narration reprit. Les silences se firent plus lourds, et plus profonds les raclements de gorge. Quand il eut terminé son récit, LePilon alluma un cigare satisfait. Les hommes, les yeux dans le lointain, lapaient pensivement ce qui restait d'armagnac. Zaza ramassait le verre cassé. Il fut temps de se quitter. Enfin presque.

– Merde! Putain de clébard! Mon costume!

Personne n'avait remarqué que Rex, le berger allemand du Gigot, profitant d'une assemblée suspendue à l'érotisme distillé par GLP, s'était allègrement secoué sur le tibia du conteur, et s'était terminé dans un rôle discret sur le prince-degalles du susdit.

– Rex! À la niche! hurla Roger, qui s'y connaissait en commandements canins. Et, vif comme l'éclair, il nettoya la semence rexienne à l'aide d'une serviette humide, présenta des excuses, les présenta de nouveau, fit part de sa profonde désolation. Puis il offrit à la victime un armagnac de vingt ans d'âge, ce qui cicatrisa la blessure.

C'est peu dire que l'histoire d'Helga laissa des traces dans l'imaginaire du Gigot. Les clients mâles rumaient, comme frappés de mélancolie. Les yeux dans l'azur, ils semblaient patauger dans la glu d'un réel sans goût. Roger était d'une humeur exécrationnelle, Zaza se sentait délaissée, le climat était à l'orage.

Et ce qui devait arriver arriva: François Pelut, mélancolique employé de banque et client du Gigot, eut, à l'endroit de Zaza, un geste déplacé.

– Monsieur Roger, hurla icelle, il m'a touché le fendu!

N'écoulant que son instinct paternel, car il considérait Zaza comme sa fille et surveillait sa vertu comme le lait sur le feu, Roger prit le malotru par le paletot et, à mi-cassoulet tarbais, le jeta dehors avec son pied au cul.

L'épisode rappela chacun au réel et, peu à peu, la vie du Gigot reprit son cours normal. LePilon pouvait continuer l'histoire de sa vie.

Car, puisque l'on parlait femmes, il y avait eu les autres, toutes les autres: la cousette qui n'osait rien, la chef d'entreprise qui osait tout, la caissière qui voulait tout compter,

l'ophtalmologiste qui désirait tout voir, il en passait et des meilleures. Ou plutôt il n'en passait pas, et contait par le menu chacune de ses aventures féminines, ce dont Zaza, qui le guignait sourdement, se serait bien passée.

Comme cette journaliste politique, à l'époque où il était coursier dans la presse. Grande, belle, la quarantaine, il ne lui avait pas échappé, près de la machine à café, que LePilon dégageait un magnétisme sexuel extrême. Et cela n'avait pas traîné. Il l'avait prise dans son bureau, un soir de bouclage. Il avait même dû, nous l'avons dit elle était grande, lui un peu moins, se jucher sur les volumes deux et trois du *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse* version papier, qui en comptait douze. C'est ainsi, elle sur son bureau de chêne, lui juché sur mille neuf cent vingt pages de savoir cartonné et broché, de « Bauffe ou Baufe » à « Desèze ou De Sèze (Romain, comte) », qu'ils s'aimèrent.

Au Gigot musical, on se perdait en qualificatifs laudateurs.

Mais LePilon cherchait l'au-delà de la chair. Le regard tourné vers l'horizon, là où se joignent mer et terre, il voulait l'ailleurs, le vierge, le vivace. « L'inaccessible étoile, comme chantait Ferré », confia-t-il à ses auditeurs.

Dans l'assistance, un petit monsieur finement moustachu, ci-devant préparateur en pharmacie, fit remarquer que, selon lui, et toutes choses étant égales par ailleurs, ladite formule était du chanteur Brel, dit « le Grand Jacques », dans sa chanson *La Quête*, et non de l'anarchiste franco-monégasque créateur de *L'Affiche rouge*. Ce à quoi LePilon rétorqua sèchement qu'il avait personnellement connu Ferré et Brel et qu'il savait quand même de quoi il causait. GLP n'admettait point la contradiction, et son bagou, telle une coulée de lave dévalant les pentes du volcan en colère, laissait peu de chances à un hypothétique contradicteur. La moue dubitative du pauvre

petit potard n'empêcha donc pas LePilon de continuer avec entrain et autorité la longue histoire de sa vie.

Lassé de ces aventures, l'ininflammable GLP était donc revenu à la vraie culture : secrétaire particulier de Marguerite du Rascle (MDR), c'était un bon job.

(Ceux et celles de nos lecteurs qui savent les grands auteurs, la sculpture et le point de croix connaissent l'œuvre de Du Rascle : qui peut ignorer, en effet, ce *Camionneur à l'enfant*, volumineux et sublime bronze où un chauffeur routier exhibe, collé tel un moustique sur le radiateur de son trente-cinq tonnes, un gamin des bidonvilles brésiliens ? De même, ses *Tricotins*, pulls pour des enfants sans bras qu'elle fit tricoter par des aveugles sans voix sur une partition sans musique, sont dans toutes les mémoires.)

Ils s'étaient rencontrés au Pacha Club, un dancing du bord de mer, en septembre. Ils s'étaient plu sur un slow, s'étaient parlé sur un cha-cha-cha, s'étaient aimés sur un canapé de l'arrière-salle. Rascle occupait une suite au Grand Hôtel, LePilon une tente deux places dans un champ. Rascle s'attelait à la cinquième mouture d'un roman de souvenirs d'enfance et n'y arrivait pas. GLP chômaît avec constance. Ils conclurent donc.

Les jours qui suivirent furent féconds. Longues promenades à Deauville. Longues discussions sur la littérature. Longues soirées. Longues nuits. Longs repas. Longues digestions. Accords, désaccords, enrichissement mutuel.

LePilon était fasciné par l'enfance de sa nouvelle compagne. Née au Hondurascle d'une mère fantasque et d'un barbaresque musclé, qu'elle ne connut donc point, elle grandit chez son oncle, un fou furieux qui guérissait les furoncles tout en lisant *Signé Furax*. Ce tonton pas banal vivait dans un foutoir indescriptible qui était sa maison. Il y entassait une collection

d'esquelettes humains ainsi que d'animaux, et apprit à Rascle la poésie classique et le cri du Pays basque, où il était né. Entre ses cinq et douze ans, il avait tenté de violer sa nièce à quatre cent quarante-deux reprises. Sans succès. Les autorités avaient confié la petite à une nounou flasque mais accréditée. Puis, un jour, la jeune adolescente traversa l'Atlantique pour rejoindre sa mère qui, devenue chanteuse à voix, connaissait une petite célébrité, et son revers, une grande solitude, et réclamait sa fille, la famille, y a que ça de vrai.

Mais revenons à nos amoureux. Rascle séchait. Il fallait pourtant travailler. LePilon l'aidait de son mieux, qui lui faisait du café fort toutes les deux heures et lui disait, dans les moments de fatigue, des vers de Leconte de Lisle.

*Viens par ici, corbeau, mon brave mangeur d'hommes  
Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer  
Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes  
Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer*

nasillait-il avec entrain. Car, comme on l'apprend à l'école primaire, il y mettait le ton. Et quel ton ! Il n'était pas rare que Maguy Rascle (il l'appelait Maguy, elle l'appelait Bébé), au beau milieu du *Cœur de Hjalmar*, s'effondrât en larmes sur le clavier de son ordinateur, ce qui allait dans le bon sens.

Il mettait parfois une galette de Brel sur le phono, pour la faire pleurer, car elle n'était féconde littérairement que dans la tristesse. Le dernier disque du Grand Jacques, *Les Marquises*, d'une désespérance féroce, était tout indiqué.

– Je lui repassais jusqu'à dix fois *Orly*, elle pleurait comme une madeleine de Proust, confiait GLP à ses auditeurs, sans qu'aucun auditeur fit une remarque ou apportât un rectificatif.

– Faut dire que nous avons affaire là à un immense artiste,

et son dernier disque est absolument sublime, dit Monsieur Frédéric, le notaire.

– Et tout ça avec un seul poumon, laisse tomber LePilon comme on lâche une bombe. Un seul poumon, ça c'est plus fort que fort.

L'irruption brutale de cet organe pathologiquement absent imposa un silence respectueux, proche du recueillement. Mais aussi, dans les esprits, un flot de questions. On lui avait donc enlevé un poumon, à ce monsieur Brel, à cause de son cancer, bien sûr. Et avec celui qui lui restait il arrivait à de telles prouesses... Sûr que même avec un demi-poumon, il aurait gazé. Chacun était persuadé que même sans poumon du tout il aurait fait quelque chose de valable. L'un des convives se mit à gamberger : avec trois, de poumons, c'eût été Beethoven et Johnny réunis. Mais il se tut, comme sidéré par sa propre hardiesse.

Passa l'automne, l'hiver vint. Rascle était à vingt-trois feuillets de deux mille cinq cents signes chacun. L'éditeur en voulait dix fois plus. Elle comptait et recomptait : cinq cent trente-neuf lignes, soixante-dix-neuf paragraphes, quatre mille deux cent vingt-six mots, vingt et un mille sept cent quarante-cinq caractères sans les espaces, vingt-six mille quatre-vingt-un caractères en comptant les espaces. Et GLP ne manqua pas de se moquer de Maguy Rascle et de son éditeur : compter les espaces, c'est-à-dire du blanc, quelque chose qu'on n'a pas écrit, c'est pas malin. On faisait du surplace. LePilon prenait du poids. Au solstice de printemps, Rascle, après une cuite désespérée au marc de Saint-Jean-d'Acre, perdit la vue trois jours durant. GLP la veilla, fut ses yeux, sa main, sa carte bancaire. À l'aube du quatrième jour, elle se dressa sur son lit et hurla « Walla! Walla! » à sept reprises, puis fut prise d'une quinte de toux qui la laissa sans forces, bavant, les yeux

hagards. On vit alors une grosse mouche bleue s'échapper de sa bouche et disparaître, en un bourdonnement puissant, par la fenêtre. Rascle, dans la seconde, recouvra la mémoire, la vue, l'inspiration. Il était, LePilon avait regardé sa montre, six heures six. La vie a de ces coïncidences.

S'ensuivit une période faste, où l'amour et le travail littéraire semblaient s'enrichir l'un l'autre. Ce n'étaient que baisers, feuilletts fleurant bon la qualité française (quand Rascle écrivait, GLP fonçait au bar-tabac et remplissait force grilles de Loto), promenades sur le sable. Mais cet éden ne dura point, et la joie fit peu à peu place à l'impatience et à l'énervement. Certains échanges étaient vifs. Notamment à propos des huîtres, qu'ils consommaient en abondance. Rascle tenait pour les belons numéro cinq, LePilon n'aimait que les marennes-oléron numéro deux, soit de belle taille, et de plus il les préférait charnues, ce que MDR lui reprochait. Un débat les opposait : Rascle ne supportait pas les bivalves laiteux, ni gras, au point qu'elle en voyait partout, y compris durant les mois d'hiver. Précisons que, de mémoire d'amateur, on n'a jamais croisé d'huître laiteuse en hiver, période de non-fécondation que l'on résume par « les mois en r ». (Nous ne dirons rien des funestes huîtres triploïdes, hypocritement nommées « des quatre saisons ».)

– Les mollusques que vous abhorrez, et dont je me délecte, Maguy, en ce mois de septembre (nous étions en septembre), sont gras, charnus, bien en chair. Point de laitance là-dedans. Elles se sont reproduites, maintenant elles profitent, chère Maguy.

– Vous mentez, Bébé, vous mentez !

Et la discussion reprenait, chaque jour au même point, ou quasiment, et Maguy Rascle, qui avait tort, relançait toujours la première. LePilon, patient, subissait. Il avait ainsi capi-

tulé sur les petites saucisses dont il adorait accompagner ses huîtres, ce que MDR considérait, à tort, comme une erreur gustative, et il en conservait une aigreur certaine. Le choix du vin non plus n'était pas de tout repos, et donnait lieu à d'âpres négociations. On vit un jour LePilon, furieux, quitter la table du meilleur établissement de Deauville et s'en aller, à cinquante mètres de là, dévorer des moules frites mayonnaise, debout, près de la camionnette d'un vendeur ambulant, et arrosant le tout d'un anjou rouge dans un gobelet en carton. Cependant que Rascle, en tête à tête avec ses deux douzaines de belons et sa bouteille de saint-véran, vexée, se gobergea tant et tant qu'elle piqua du nez dans son assiette, et s'y endormit.

L'inexpugnable LePilon, qui s'était refait une santé financière et pouvait maintenant voir venir, prit des libertés : il osait lui signaler des répétitions textuelles, critiqua même certaines tournures de style. Marguerite du Rascle prit très mal ce comportement et décida de sévir. Elle l'obligea à prononcer, avant chaque repas, ainsi qu'au lever et au coucher, une phrase qui lui restait de son enfance hondurasclienne : « *A Ramon le gusta el jamón, pero no le gusta el jabón.* » Ce qu'il fit de mauvaise grâce, on s'en doute. Mais, comme il le disait en riant :

– En vrai, je m'en foutais, j'ai fait espagnol seconde langue, même pas mal.

Il avait peut-être évité le ridicule et l'humiliation, donc, mais était néanmoins résolu à se venger.

– Madame du Rascle avait l'habitude de faire une petite sieste après le repas de midi. Et moi j'ai décidé de scier les pieds de son fauteuil de bureau, là où elle s'asseyait pour écrire. Cinq millimètres chaque jour. Je dois vous dire que ses ronflements durant la sieste me facilitaient la tâche. Je pouvais ainsi jouer tranquillement ma partition de scie sauteuse.

– C'est gonflé, dit Roger. Faut en avoir.

L'inextricable LePilon lissait lentement son crâne, geste qui valait approbation.

Rascle s'inquiéta vite. La soixantaine approchait, certes, mais elle avait l'impression de se tasser sérieusement chaque jour un peu plus. Elle se confia à GLP. Qui se garda bien de lui révéler qu'elle avait perdu, via son fauteuil, plus de huit centimètres. Il lui suggéra de voir un médecin. Elle refusa. À l'heure du boulot littéraire, le bureau se rapprochait dangereusement de son menton. Rascle devint sujette à des bouffées d'angoisse. Un cauchemar venait la tourmenter chaque nuit : elle était emportée à folle allure par une moto qui fonçait sur un camion. Elle s'éveillait en sueur, hurlant : « Bernanos, freine ! Bernie ! je veux descendre ! » LePilon simulait un sommeil profond. Elle le suppliait de lui venir en aide. Il lui conseilla un psychiatre. Elle pleura. (Elle pleurait du matin au soir, buvait de même.)

Rascle était à terre, et GLP jugea, non sans lucidité, que le moment était venu de faire son balluchon pour ne plus revenir.

Il vécut quinze jours dans une chambre d'hôtel de douze mètres carrés près de Rouen. Pour parfaire sa vengeance, il trempa la plume de la rancœur dans l'encrier de la colère et rédigea un poulet de treize pages, *Trop longtemps je me suis tu*, édité à compte d'auteur, tiré à cent exemplaires et dont quatre-vingts finirent au pilon. Il en avait toujours un sur lui, qu'il montrait sans barguigner à sa table du Gigot.

L'honnêteté romanesque oblige à dire que le public du repas de midi, concernant certains épisodes, faisait parfois un peu défaut. Heureusement qu'il y avait Roger, et surtout Zaza, qui, célibataire sans enfants, service terminé, prenait sur ses loisirs et, fidèle au poste, ne mégotait pas sur les « Ah ! », les « Oh ! »

et les « Ben mon cochon! », encourageant ainsi le narrateur.

C'est donc ainsi, au fil des fins de repas, que Zaza fut séduite: tant d'intelligence, tant de succès, tant d'aventures dans une enveloppe corporelle prince-de-galles avec gilet trois boutons, le tout porté par une voix où prédominaient les graves, cela dépassait de beaucoup *Amour, gloire et beauté*, immémoriale série américaine où les personnages, coiffés en usine, parlaient comme dans un dictionnaire étymologique, et dont elle programmait chaque jour l'enregistrement (elle visionnait le samedi). Subjuguée, fascinée, Zaza béait. D'autant que l'attaché-case en Skaï noir qui ne quittait jamais LePilon, comme un appendice de lui-même, la fascinait: que recelait cette petite valise? Quels merveilleux mystères cachait-elle? Et ce qui devait être fut: elle céda aux avances du Brummell force de vente.

Un vendredi soir, c'était justement le début pour Zaza des vacances hôtelières, qui commencent quand celles de tous les autres corps de métier sont terminées et sont donc douces aux amoureux, roucoulant à l'abri du populo, et cruelles aux solitaires, qui broient du noir plus que de raison, un vendredi soir, donc, l'ininflammable LePilon invita Zaza non pas au restaurant, non pas au cinéma, non pas à l'Opéra, ni dans une boîte de nuit à la mode, c'eût été trop facile, mais dans sa camionnette à quatre roues motrices. Volant garni de mouton retourné, sièges cuir et Alcantara, sapin désodorisant framboise, le lieu était propice à l'étreinte amoureuse. Manquait la musique. Le Pilon appuya sur un bouton et lança *Besoin de rien, envie de toi*.

Lui:

*Regarde, le jour se lève  
Dans la tendresse sur la ville.*

Elle :

*Tu me fais vivre  
Comme dans un rêve  
Tout ce que j'aime.*

Zaza, plus que jamais sectatrice d'Edit Flac et que ces fadaïses positives ennuyaient, déplia un carré de coton blanc de neuf cents centimètres carrés, le porta à son nez et, bruyamment, se moucha.

– C'est de Peter et Sloane, claironna son hôte, négligeant le barrissement, paroles de Marie-José Casanova et Jean-Pierre Savelli, musique de Chantal Richard, arrangements de Bernard Estardy, 1984, numéro un au Top 50 pendant seize semaines. C'est génial, non ?

Zaza fit un mouvement de nez et rangea son tire-jus dans la poche de son manteau. Une Zaza qui guignait la mallette en Skaï sur le siège arrière. Elle s'étira langoureusement, et sa main gauche vint caresser l'objet de sa convoitise.

– Touche pas la mallette, salope! hurla LePilon.

Effrayée par cette réaction, Zaza ne bougea plus et resta coïte, cependant que son hôte retrouvait peu à peu son calme et sa respiration.

– Vous aimez ma musique? miaula-t-il.

– Vous n'avez rien d'Edit Flac? demanda Zaza, pleine d'espoir.

– Euh, non. Mais si tu préfères j'ai *El condor pasa*, par Los Incas, dit-il, la tutoyant de nouveau.

Zaza fit pourquoi pas des épaules. Cependant que les charangas et la flûte de pan de la funeste scie envahissaient l'habitable, LePilon eut un éblouissement, une sorte d'amok: sans prévenir, sans un mot d'aucune sorte, comme le vautour

fond sur la gazelle, il se jeta sur Zaza. Laquelle n'avait point l'habitude qu'on lui fit une cour assidue et respectueuse, certes, mais n'en attendait pas moins quelques égards et, pour-quoi pas, un brin de tragique. Une Zaza suffoquée, outrée, qui poussa un cri. Puis qui, en trois hoquets, vomit son dîner, qu'elle avait pris copieux. Sur LePilon d'abord, sur le tableau de bord ensuite, sur les sièges, enfin. L'imaginaire de notre héros, bien que foisonnant, ne comportait pas, concernant les figures libres ou imposées de l'amour et de ses prémices, le vomissement facial. Il fut stupéfié, interdit. Transpirant abondamment, il cherchait sa respiration. La panique le saisit par la manche. Il vit la Mort dans le rétroviseur.

Sont-ce la peur et la terreur qui provoquèrent sa réaction ? Il faut le croire. Car qui, ou quoi, aurait pu pousser un homme qui porte le prince-de-galles comme personne et des mocassins italiens, bref, un honnête homme, à user de tels vocables à l'endroit d'une jeune personne qu'il rêvait, quelques minutes plus tôt, de charnellement posséder ? À insulter la faune la plus innocente (« truie », « morue », « cachalot »), à plonger dans la fange lexicale (« connasse », « salope », « casse-toi ») et, pour finir, à enjoindre à sa presque amante d'aller pratiquer la sodomie passive ? (Notons que lorsqu'il lança cette dernière invective Zaza était déjà loin ; mais les sciences neuronales et cognitives nous enseignent que la colère, dans son expression la plus douloureuse, ne prend pas toujours en compte certains paramètres spatio-temporels.)

Force est de reconnaître que l'homme de culture était sorti de ses gonds. Le lecteur, fin lettré, éprouvera-t-il une once d'indulgence envers LePilon quand il saura que l'automobile en question était une version Package Luxe avec sièges cuir couleur sable et Alcantara groseille écrasée ? Que, entre nettoyage du costume pure laine avec gilet, achat de linge de

corps, réfection des sièges avant et lustrage du tableau de bord, l'affaire lui coûta près de deux mille cinq cents euros ?

Dix minutes plus tard, son automobile garée au pied de chez lui, LePilon s'apercevait avec effroi que la mallette n'était plus là.

Rentrée dans son HLM, à l'aide d'une brosse à dents, d'eau fraîche et de lotions diverses, Zaza se purifia de son vomissement. Puis se précipita sur la mallette. Fermée à clef. Une paire de ciseaux allait lui permettre une ouverture rapide. Elle s'apprêtait à enclencher le mécanisme de la serrure quand on frappa à la porte. Elle eut un moment d'inquiétude. Qui pouvait bien lui rendre visite à cette heure-ci, elle qui ne recevait personne ? C'était sa voisine de palier, qui manquait de pain et venait voir si à tout hasard. Le hasard fit bien les choses et, après un vin cuit de politesse, Zaza se retrouva enfin seule. La mallette ne résista pas longtemps, et son contenu provoqua chez elle une bouffée d'incrédulité.

– Merde, alors... souffla-t-elle.

Le cœur serré, elle avala des somnifères et se mit au lit.

LE LUNDI DE RENTRÉE, Zaza était en retard. La fibre paternelle de son patron s'inquiéta. Elle était ponctuelle, jamais malade, dure à la tâche. À onze heures trente, il fallut dresser les tables pour le service. Et elle ne répondait pas au téléphone. Roger appela les gendarmes. Les représentants de la force publique, clients occasionnels du Gigot musical, vinrent, devant un apéritif sans alcool, poser les questions d'usage.

– Si ça se trouve elle est fiévreuse, elle est malade, va savoir. Réglo comme je la connais, elle aurait prévenu. En tout cas, Monsieur LePilon ne vient plus depuis dix jours, expliqua Roger, qui regrettait l'animation créée par GLP, et le surcroît de recette allant avec. Ils sont peut-être partis en vacances

ensemble... Elle me l'aurait dit, Zaza, non, elle me l'aurait dit, déclara Roger.

Le chef pandore se massait activement le menton. Puis le devoir, autant que le flair, lui commanda de pousser l'enquête jusqu'au domicile de la retardataire.

– Suivez-moi, vous autres! lança-t-il à son subordonné.

Et la Peugeot de la gendarmerie nationale disparut dans un crissement de pneus.

Ce qu'ils trouvèrent au 12 de l'impasse du Bonheur-Perdu, les gendarmes, nos valeureux pioupious du quotidien qui ne marche pas droit, au rez-de-chaussée d'un immeuble qui comptait trois étages, et bien qu'ils fussent familiers des situations imprévues allant du simple contrôle au sordide le plus cru, ce qu'ils virent, ou plutôt ce qui leur monta aux narines, ce fut une odeur de peste, de pourriture, pour tout dire de mort. L'estomac chaviré, le cœur serré, ils poussèrent la porte entrouverte, et entraperçurent l'enfer. Car voici: un corps nu dans son sang figé, livré aux mouches, était sur le sol. Cette image, ce cauchemar, ce corps qu'ils découvrirent ouvert du sexe au cou, d'un trait de couteau, probablement, ils allaient le garder en eux longtemps.

On appela le Samu, les pompiers, la police spécialisée. On fit les gestes de routine. La police scientifique effectua les prélèvements d'usage, et se saisit d'un petit volume cartonné éclaboussé de sang et sur lequel on pouvait lire «Trop longtemps je me suis tu». Les voisins n'avaient rien vu, rien entendu. De vrais voisins.

Le Pilon fut arrêté le lendemain, à son domicile. Il avoua tout. Les limiers cherchaient un outil tranchant, qu'ils découvrirent dans le coffre de sa voiture, ainsi qu'une mallette en Skaï noir, qu'on ne retrouva jamais. Dans l'attente d'un jugement en cour d'assises, GLP fut incarcéré à la centrale d'Eysses, dans le Lot-et-Garonne.

L'enterrement fut des plus sobres. La famille connue de Zaza était représentée par une vieille tante aux cheveux décolorés qui avait fait le voyage de Lajoux, dans le Jura. Le reste de l'assistance était composé de clients du Gigot, ainsi que de Roger flanqué de son épouse. Le curé, un vacataire venu du village voisin, parla de solitude, de joies promises et remises à demain matin huit heures trente, le temps que l'âme de Zaza monte où vous savez. Puis la chorale du village entonna, en hommage à la défunte, *Mon homme*, beuglante masochiste et dépressive créée par Mistinguett et qu'Edit Flac avait exécutée dans le monde entier :

*I'm'fout des coups  
I'm'prend mes sous,  
Je suis à bout  
Mais malgré tout  
Que voulez-vous...  
Je l'ai tell'ment dans la peau  
Qu'j'en d'viens marteau,  
Dès qu'il s'approch' c'est fini  
Je suis à lui...*

Roger convia tout le monde à un buffet en son Gigot, et chacun put, la larme à l'œil, gobant force cochonnailles, grattons, pâtés, saucissons, terrines accompagnés de cornichons maison, évoquer le souvenir de la défunte. Pauvre Zaza, pauvre Élisabeth Tourville, née et morte dans le malheur.

## ÉPILOGUE

Élisabeth Tourville, dite Zaza, repose dans le petit cimetière de Pons, en Charente-Maritime. Chaque dimanche, Roger vient fleurir sa tombe et lui dit quelques mots. Puis, en larmes, il va pisser sur le mur d'enceinte et rentre chez lui.

LePilon ne sortira pas avant 2020. Devenu grand amateur de chansons à texte, il s'est penché avec bonheur sur l'œuvre complète de Charles Trenet, qu'il revisite de façon très personnelle.

On peut l'entendre chaque jour, à la promenade, fredonner une jolie adaptation de *Fidèle*, du Fou chantant :

*Cruel, cruel,  
Je suis resté cruel...  
La la la  
La la la la la la...*

Quant à sa re-création d'*Une Noix*, qui fit un tabac lors du Noël des longues peines 2009, elle doit sortir en CD dans les mois qui viennent.

*La Zaza  
Qu'y a-t-il à l'intérieur de la Zaza ?  
Qu'est-ce qu'on y voit  
Quand elle est ouverte ?  
On n'a pas le temps d'y voir  
On la croque et puis bonsoir  
Les découvertes.  
La Zaza...*

## Bijou

CADOR élève des escargots, qu'il vend cher à des restaurants chics et moins que rien à la grande distribution, rapport de force oblige. Parti de rien, il est aujourd'hui chef du Syndicat hélicicole régional. C'est à ce titre qu'il sera, dans quelques jours, membre d'honneur sur la liste L'Avenir c'est Demain, du Grand Parti Social (GPS).

Son cheptel se compose essentiellement de vigneronns et de chagrinés. Soit, plus communément, le bourgogne et le petit-gris. Il fait aussi un peu de gros-gris (*Helix aspersa maxima*), car il y a de la demande. Et *Zenobiella subrufescens*, pour le plaisir.

Thym, laurier et farigoulette en semaine, basilic le dimanche, Cador nourrit ses gastéropodes comme ses propres enfants. Il n'en a d'ailleurs pas, d'enfants, ça tombe bien. Chaque matin à six heures c'est lui qui donne les précieuses herbes, qui a un mot gentil pour chacun, qui sifflole en distribuant la poudre de calcaire. Lui qui vérifie la température et l'hygrométrie de l'escargotièrre. Et lui qui rentre à la maison le cœur content pour la journée. Après quoi vient le temps des mots fléchés, puis la promenade à vélo, et c'est midi qui sonne.

Cador ne vous dira pas que le petit-gris se cuisine principalement à l'espagnole, avec ail et tomates, ou à la persillade. Ni que le bourgogne n'accepte, en sa coquille, que le beurre persillé. Oncques ne parlera des cinq à sept jours de jeûne

subis par ses gastéropodes précédant le dégorgeage au gros sel, ni des multiples lavages endurés par lesdits avant que d'être jetés dans une bassine d'eau bouillante.

Car il ne mange pas d'escargots. Jamais. Et la tristesse qui le prend chaque dimanche soir, à la livraison des restaurants, est telle que c'est Juliette, sa femme, qui prend le volant et fait la tournée. Cador, lui, lit. De préférence des histoires de la dernière guerre, avec de vaillants colonels allemands, de courageux soldats teutons enfonçant ces pleutres de Français.

De fin août à octobre, il subit une mue ; lui poussent alors des bottes aux pieds, au bras gauche un panier en osier, un bâton léger à la main droite. Il guette le ciel, scrute la lune, suit pluie et soleil comme le lait sur le feu. Et voici qu'un matin c'est l'aurore, après trois jours de soleil et autant de pluie, au dernier quartier de la lune montante, il quitte la maison et s'en va dans des bois. Lesquels ? Sous la torture il ne parlera pas, non plus qu'en amicale confiance. Ses bois à cèpes, que lui seul connaît, ou plutôt connaissait. Car la population croît, et des hordes de sauvages viennent ratisser d'innocentes forêts où poussent le bolet tête-de-nègre, le cèpe de Bordeaux et le bolet orange. Des furieux, qui piétinent tout : fougères, jeunes pousses de chêne et de pin, cépées, mycélium...

– C'est un massacre, la forêt est quadrillée. On se croirait à New York, avec les blocks et les rues au carré, gémit Cador, qui n'a jamais quitté Souche, ils abîment tout.

- CADOR, on peut pas dire.
- Dire quoi ? lança Juliette qui se rhabillait.
- Ben... c'est pas le mauvais bougre.
- Tu sais ce que j'aime chez toi, Lucien, c'est que t'es un gentil. Tu vois le mal nulle part. Cador c'est de la graine de

facho. Il aime ses escargots, il va gentiment aux cèpes, mais au fond il n'a jamais digéré la défaite de Hitler. Je trouve immonde qu'on l'ait enrôlé dans cette liste de gauche. Seul argument : il est président du syndicat des éleveurs de gastéropodes. Et il sera président d'honneur. Tout ça pour quelques dizaines de voix. Lamentable. Aide-moi plutôt àagrafer mon soutien-gorge.

– N'empêche, ça me gêne, dit Lucien, manipulant la soie rouge.

– Écoute-moi bien, chéri. Quatre fois par semaine, on s'envoie en l'air dans ton deux-pièces pendant que mon mari, un nostalgique du III<sup>e</sup> Reich, parle à ses escargots. On s'aime chez toi, t'as même pas besoin de te déplacer. Et t'as des scrupules ?

– C'est pas ça, minou.

– M'appelle pas comme ça ! Et puis tu m'emmerdes avec tes sentiments. J'aime faire l'amour avec toi, point. Et dans l'histoire c'est moi qui prends des risques. Alors, stop ou encore ?

– Encore, ma sublime, supplie Lucien qui se ventouse à elle. Encore et encore.

– Alors à mardi.

– À mardi. Au fait, tu viens demain à la Fête des démocrates ? Y aura du monde, on pourra peut-être s'échapper.

– Un, les sectateurs du vivre-ensemble et les joyeux tisseurs du lien social, c'est pas mon truc. Deux, je fais pas ça à la sauvette. Salut.

Car Juliette, en politique, était comme certains en religion, elle croyait un peu mais ne pratiquait pas.

(Lucien Legras vouait un culte à Juliette Cador, et depuis leur première nuit. Il était tellement impressionné, intimidé, subjugué par Juliette, ses yeux bleus, sa longue chevelure noire, l'opulence de ses appas que leur première étreinte charnelle ne dépassa pas quinze secondes. Dans un braiement

terrible, Lucien s'effondra sur sa douce. Puis, soufflant comme un bœuf, il releva la tête, heureux et détendu : « Alors, c'était bien ? » Le fou rire de Juliette le suivit longtemps, et longtemps il en fut blessé.)

Un jour, à une réunion de section du GPS, Mercier avait lancé :

– Juliette, son cul, il faudrait l'inscrire au patrimoine mondial de l'humanité.

La gifle de Lucien était partie très vite. Le récipiendaire, si l'on peut ainsi par extension parler, n'avait pas moufté.

DES ANNÉES de télévision avaient rendu Mercier philosophe. Vissé à son fauteuil, il comprenait chaque jour que la vie est simple, qu'il n'y a pas de métier sans noblesse et que, dans le théâtre du monde, le plus humble des figurants a son rôle à jouer.

Le journal de Jean-Pierre Pernaut, sur TF1, était son viatique. Il y avait appris qu'il n'est pas bon de se mêler de tout, qu'il faut savoir rester à sa place, que prudence est mère de sûreté. Que le sans-le-sou passe son temps à frauder la Sécu et les Assedic, que le fonctionnaire est en surnombre et ne fait rien, que le chômeur, tel le cheval refusant l'obstacle, renâcle devant l'emploi, que l'agent d'EDF-GDF se gorge de privilèges et pète dans la soie, que le gréviste est un fainéant preneur d'otages. Il savait donc où sont les vrais scandales.

Le sourire complice du présentateur de TF1, son air benêt, le penchant qu'il avait à défendre le pot de terre contre le pot de fer, l'usager pris en otage par des grévistes sans scrupule, et le petit contribuable contre l'État tout-puissant, tout cela, bien qu'il n'en mesurât pas l'abyssale contradiction, confortait Mercier dans la certitude qu'il vaut mieux être pauvre et honnête que riche et malheureux. S'il vénérât l'augure bour-

sier et admirait le politologue appointé, il évitait le clochard, se défait de l'étranger, des politiques et des francs-maçons, qui sont beaucoup plus nombreux qu'on croit.

Mercier commençait souvent ses phrases par « On va dire que » ou « À la base ». Mercier n'habite pas Souche, il habite *sur* Souche. Sa tendance à abuser de généralités et de proverbes allait dans le même sens que sa modernité langagière. « Trop d'impôt tue l'impôt », répétait-il souvent, « Le mieux est l'ennemi du bien ». Il riait peu et généralement seul. Mercier avait l'humour du coussin péteur sur lequel personne ne s'assied.

En amour, ce quinquagénaire préférait l'autoroute aux sentes moussues et odorantes, le bitume à l'herbe douce, la vitesse à la lenteur sinueuse. Sa femme s'en plaignait, qui détestait qu'on lui grimât dessus sans préavis et qu'on la prît à la hussarde. Heureusement Mercier se terminait vite, tout aussi vite se retirait et s'endormait. Mais il avait, depuis quelques mois, des revendications. La couche conjugale ne lui suffisait plus. Il exigeait de son épouse légitime que l'on coïtât autrement. Suivait une liste de positions, de prestations et de mobilier dont il entendait faire usage à des fins copulatoires.

– Pourtant, au début, reprochait-il à sa moitié.

– Le début, c'est fini. Il y a de très bons livres à la bibliothèque, c'est à cinq minutes à pied. Et puis tu as la télé. Et des dévédés, claqua la susdite.

Au creux du lit conjugal, la révolte grondait.

– J'ESTIME que ce ne sont pas des façons, racontait l'épouse malheureuse à son amie Josyane Sachet, ci-devant trésorière de la section souchienne du GPS, chez qui l'indignation solidaire le disputait à la curiosité.

– Oui. Et, comment dire, il fait ça souvent ?

– Trop souvent, Josy. Beaucoup trop souvent. Ce type, je

sais que tu es quelqu'un de sensible et cultivé ô combien, et je te demande d'excuser ma franchise, mais ce type a la bite à la main.

– Meurfg, mugit Sachet.

– Des fois je me dis qu'il vaudrait mieux qu'il ait une maîtresse. Au moins il me foutrait la paix.

– De plus, cela doit être, comment dire, douloureux, insista Josyane qui suivait son idée.

– Dieu merci, il en a une toute petite, même en érection, ce qui fait que là où tu sais je ne sens rien.

Josyane Sachet émit une sorte de petit hennissement.

– Des fois je me dis j'arrête tout, je veux dire au lit, je fais la grève, quoi. Ou je divorce.

Et Madame Mercier, élevée dans la croyance que le divorce mène en enfer, à cette idée se mit à pleurer. Cependant que de gros sanglots parcouraient icelle, Josyane Sachet, ne sachant quelle contenance adopter, lui administrait de vigoureuses tapes dans le dos.

– Pleure pas, Micheline, ma copine...

Et elle entonna, d'une voix de poulet élevé en libre parcours :

*Faut pas pleurer comme ça  
Demain ou dans un mois  
Tu n'y penses plus  
Faut pas pleurer comme ça...  
(...) Ne dis rien si tu veux  
Mais sèche un peu tes yeux  
Et ne crois pas surtout  
Que nous autres on s'en fout  
Tu sais pleurer ça sert à rien...*

Micheline Mercier redoubla de sanglots. Elle avait tous les disques de Daniel Guichard. Et entendre ainsi massacrer sa chanson préférée augmentait sa peine. Puis, peu à peu, elle se calma, se reprit, sécha tout doucement ses larmes; et les tapes de la Sachet lui faisaient mal au dos.

– Le pire, c'est que...

– Qu'est-ce, le pire, ma Micheline? demanda, l'œil brillant, Josyane Sachet.

– Eh bien, il veut que je me rase le pubis, que je mette des strings, et il m'a acheté des appareils qui... que... enfin tu comprends. Et le pompon c'est qu'il prétend, ce gros dégueulasse, fourrer son outil dans des endroits qui ne sont pas prévus pour ça. Tu te rends compte?

Mais la Sachet, submergée, sidérée, comme soufflée par une bombe, avait eu un léger malaise. Les gifles vigoureuses de sa camarade la ramenèrent à un réel plus présentable que ce que lui avait suggéré son imagination.

Elles arrivaient au centre commercial. Il était l'heure de l'embauche. On se bisa. Madame Mercier gagna la supérette, où elle officiait comme hôtesse de caisse. Josyane Sachet avait encore cinq minutes de marche jusqu'au centre social, où elle recevait des adolescents en difficulté.

Touchant au but, elle se rendit aux toilettes, sortit de sa poche une flasque de cognac dont elle but une lampée, revissa le bouchon, rangea le tout dans son manteau. Son autre poche contenait des bonbons anisés, elle en prit deux. Puis elle se dirigea vers son bureau en fredonnant. Ce vendredi, elle quittait à seize heures trente.

LE TROIS SEPTEMBRE, les enfants sont à l'école, le premier coup de sécateur vient de claquer dans la brume du vignoble, quand les citoyens de Souche apprennent, par le quoti-

dien local, ainsi que par voie hertzienne, affiches, mégaphone, trompette, cor de chasse, téléphone, SMS, la mort de Monsieur le Maire. C'est une tragédie pour beaucoup, un soulagement pour certains, et, pour d'autres, l'occasion tant attendue de changer d'équipe municipale.

Après l'émotion, les déclarations, les cérémonies, les hommages, chacun se rend compte de l'obligation d'une élection nouvelle. Au Grand Parti Social, on est resté dans l'opposition trop longtemps pour ne pas se réjouir à l'idée d'un nouveau scrutin. Les caciques régionaux, départementaux, intercommunaux, municipaux, vicinaux se réunissent dans l'instant. D'abord trouver un candidat. Jeune mais issu du sérail, charismatique mais aux ordres. Pas un local, donc. Ce sera, après réflexion et brefs téléphonages, car l'urgence est là, Jean-Claude Bijou. Obéissant car militant depuis toujours malgré les changements de ligne politique, il va incarner la probité, la vaillance, la droiture, la volonté de rénovation du Grand Parti Social. Tous les militants sont alertés, et rendez-vous est pris pour le lendemain au local de section à dix-huit heures précises.

SALLE DE LA PERMANENCE du Grand Parti Social, mardi suivant, dix-huit heures trente.

Il y a là Lucien Legras, Juliette Cador, les Mercier, Bertun, René Job, Josyane Sachet, ainsi que des curieux.

Arrive Jean-Claude Bijou, costume et pull gris, entouré de sa garde rapprochée, Boutard et Péchenaud, respectivement directeur de campagne et trésorier.

– Eh bien bonjour. Bonjour à toutes et à tous. Je suis Jean-Claude Bijou. Vous pouvez m'appeler Jicé. Je n'ai pas eu une enfance facile, mon père était chômeur et alcoolique, et il battait ma mère, qui se prostituait pour nous donner à manger

et par ailleurs nous frappait abondamment, mon frère et moi. On mangeait des patates et du mou de veau plus souvent qu'à notre tour.

– Manger du mou, c'est dur, coupe Mercier, dans un silence désapprobateur autant que général. Je plaisante mais.

– Soyons clairs, camarades, coupe Bijou, le mou est mou, il est tout à fait spongieux. Mais frit, avec des pommes de terre et du persil, il, je sais c'est surprenant, croque presque sous la dent, ce qui n'est pas désagréable. Et je garde le souvenir d'une recette de mou en matelote tout à fait succulent. J'en parlerai plus tard. Pour faire court, et afin de continuer ma présentation, je dirai que l'école publique, laïque et obligatoire m'a sauvé d'une délinquance programmée, puis que les études boursières et plus tard le Grand Parti Social m'ont forgé une colonne vertébrale forte et un but dans la vie.

«Ce chapitre est donc clos. Je suis un homme de dossiers, mais aussi un homme d'action. Nous allons faire du bon travail ensemble. J'ai attentivement étudié votre ville et ses paramètres. Notre ville. C'est une ville de vieux, il nous faudra donc aller vers eux. Mais aussi aller vers les jeunes, les adolescents, les femmes mûres, les nouveau-nés, les sourds-muets, les aveugles, les fétichistes, les zoophiles, les religieux, les non-comprenants, sans oublier les homos, les gens de couleur, les gens sans couleur, les athées et j'en oublie. Surtout ne pas oublier les femmes mûres, elles sont notre cœur de cible.

«Tout cela ne pourra se mettre en place et s'organiser sans une certaine discipline. Pas d'improvisation. Chaque geste, chaque déclaration doit être calculé. Et surtout, surtout, toujours demander l'avis de la hiérarchie. Ne rien faire sans avoir, comme j'aime à le dire, l'aval de l'amont, la formule est de moi. Des questions?»

Sans attendre de réponse, il reprend :

– Je suis là pour gagner. Nous allons gagner la mairie, les gars. On va leur bouffer les couilles, à ces enculés!

– Et pour les femmes, dit Juliette, on fait quoi?

– Pareil! Chez nous on respecte la parité! (*Son directeur de campagne lui glisse quelques mots.*) Excusez-moi, je me suis un peu emporté. Désolé. En tout cas, je vous le demande solennellement, et avec la plus grande fermeté: on reste polis, il faut que chacun d'entre nous soit ir-ré-pro-chable. Pas de plaisanterie sur leur âge, sur d'éventuels homos, alcoolos, et cetera. Plus de gouines, de pédés, de tapettes, de tarlouzes, de dugazon. (*Son directeur de campagne lui glisse quelques mots.*) Oui, il n'y a à Souche que des citoyens. Mieux, des électeurs. Et je ne tolérerai aucune attaque *ad hominem*. Tout le monde a bien compris? Monsieur, une question?

– Nonon, c'est clair, dit Mercier, qui pratique le verlan, le louchebem, le chinook, le texto sécable, le sms, l'arabian gothic, le bas-ténarèze, le haut-médoc et l'araméen sublingual, mais n'entend point le latin.

– Je l'affirme haut et fort, au Grand Parti Social, nous sommes résolument *gay friendly!*

Bijou fit un tour de table pour savoir si les consignes étaient claires. Quand ce fut à Mercier de parler, son regard, d'un vide sidéral, indiquait nettement qu'il n'avait plus pied. Il se racla bruyamment la gorge, toussa, puis, visualisant un oisillon écrasé par un tracteur:

– Ça va l'faire. No souçaï.

– Rendez-vous demain à huit heures pour aller chercher les tracts à l'imprimerie. On distribue aussitôt après.

Et chacun rentra chez soi, une certaine perplexité régnant.

LE CANDIDAT voulut aller vers la population. On lui fit donc rencontrer le petit pavillon, le logement aidé, la villa chic. On mit sa main dans la main décharnée du petit commerce puis dans celle, grassouillette autant que sans pitié, de la grande distribution. On l'aïda à visiter le chômeur, l'actif, le retraité, la mère au foyer, le handicapé et la classe moyenne. On salua avec lui l'associatif, le travailleur social, le bénévole. On lui fit boire un verre avec l'agriculture, l'héliculture, où l'on fit la connaissance de Justin Cadot que l'on enrôla, bien qu'il fût de droite, car il pesait des centaines de voix. On croqua un biscuit avec l'hôpital et la maison de retraite.

Mais ce ne fut pas toujours, pour Jean-Claude Bijou et ses accompagnateurs, de tout repos.

– Mon oncle, annonce Mercier.

Le vieillard qui ouvre la porte est vêtu d'un polo bleu et d'un pantalon gris; il porte une fine moustache grise.

– Mmmm?

– Bonjour, Onc' Mercier. Je suis Jean-Claude Bijou, vous avez vu ma photo dans le journal. Je me présente à l'élection municipale de dimanche, dans quinze jours. Je suis un ami de votre neveu. Vous allez voter, le treize octobre?

– Stronzo!

– Bien sûr. Vous savez qu'il y a bientôt des élections. Pour élire le maire de votre commune. Et votre neveu, André Mercier, ici présent, se présente avec moi, sur ma liste.

– Mmmmm.

– Je vous laisse ma profession de foi. Je vais augmenter les retraites, je vais refaire les routes. Je bâtirai aussi une nouvelle maison de retraite médicalisée pour les plus âgés. Grâce au centre communal d'action sociale nous comptons bien, si nous sommes élus le treize mai, améliorer le quotidien de nos anciens. Au Grand Parti Social, avec sa liste L'Avenir c'est

Demain, on s'occupe des anciens, car ils sont notre mémoire, un pont entre le passé et l'avenir. Je peux compter sur vous le treize octobre prochain, Monsieur Mercier ?

– Va fanculo ! hurle l'ancien.

Et il claque la porte.

– Ça commence de façon très moyenne, laisse tomber Bijou.

– Laisse-moi t'expliquer. Mon oncle apprend l'italien par correspondance. Quand tu sais ça, t'as tout compris. Mais pourquoi tu l'as appelé « Onc' Mercier » ? C'est mon oncle, pas le tien.

– Façon de parler, balaie Bijou. C'est qui, la maison d'à côté ?

Ladite mesure abritait une nonagénaire qui penchait depuis longtemps pour le Grand Parti Social. On y alla donc en confiance. On papota, on grignota des gâteaux, on but un verre de vermouth. L'affaire était dans le sac. Enfin presque.

– Tais-toi donc un peu ! lança soudain la vénérable nonagénaire à l'endroit du buffet.

Le sourcil droit de Bijou se tétanisa en accent circonflexe.

– Excusez-le, dit-elle. Mon mari. Il est un peu turbulent.

Elle se leva, prit l'urne noire qui se trouvait sur le buffet et la berça doucement.

– Bien, dit Bijou, il se fait tard et...

– Bien sûr, je t'aime, François, il s'appelle François. Mais je cause avec les messieurs-dames ! Alors laisse-moi parler !

Elle se rassit.

– Faites pas attention, monsieur Bijou.

– Bijou, dit Bijou.

– Mon fils est mort il y a dix ans, il était routier. S'est endormi au volant, sur la nationale cent treize. A percuté trois voitures avant d'aller s'encastrer dans un platane. Sept morts.

Heureusement, il n'a pas souffert. Mort sur le coup. Il était beau, mon fiston. Mon mari l'a suivi quelque temps après, cancer du tibia. C'est lui que je garde sur le buffet, mon bébé il en restait plus rien.

– C'est sûr, c'est bien triste, souffla Bijou.

– N'empêche, je cause de mon mari, c'était un sacré fainéant. Toujours au bistro, et je bois, et je joue au tiercé. Qui trime pendant ce temps, c'est bobonne.

– C'est sûr, c'est pas gai, dit Bijou, qui patinait dangereusement sur un verglas lexical menaçant de se rompre à tout moment. Tout passe, tout casse, tout lasse, nous le savons bien au Grand Parti Social. Et votre retraite, Madame Oignet, elle est suffisante, votre retraite ?

– Ce porc m'a tout bu, dit-elle, désignant l'urne. Ne proteste pas, François! Sinon t'iras au lit sans manger, tu le sais, François. Maman n'est pas contente! En plus tu déranges les messieurs-dames!

Jugeant qu'il était grand temps de prendre congé, l'équipe du Grand Parti Social se racla la gorge, conclut par un «Très bien Madame Oignet, nous avons encore beaucoup de personnes à voir, on vous dit merci beaucoup pour les gâteaux», se leva et se dirigea vers la porte.

– Taratata! lança la veuve Oignet, vous ne partirez que quand mon mari vous aura fait des excuses. Il a été très impoli, il va vous demander pardon.

Elle réclama le silence, l'obtint, s'approcha de l'urne, tendit l'oreille. Puis elle se redressa, triomphante :

– C'est bien, François, tu es un bon garçon. Il vous prie de l'excuser, Monsieur du GPS, et aux autres messieurs aussi.

Puis :

– Vous savez ce qu'il m'a fait, un jour ?

L'embarras du noyau visiteur était à son acmé.

– Il était plus de neuf heures, la table était mise, mon fils...

Des étoiles passèrent devant les yeux de Bijou, cependant que ses mâchoires se crispaient.

– Merde! On n'a pas le temps d'écouter vos conneries, Madame, vous nous faites chier depuis une demi-heure, ça suffit! On se casse!

Et l'on se rua dehors.

– Vous êtes un malpoli, Monsieur, dit Madame Oignet à son salon vide. Sortez de chez moi. Non mais t'as vu, François, ce malpoli? On votera pas pour lui. Non mais. Allez, à table!

Sur le trottoir, la petite troupe analysait mollement la situation.

– Dis donc, Jicé, ton sourcil droit, t'es né comme ça ou quoi? (*Chacun ignorait, ce matin-là à onze heures trente-huit, que Jean-Claude Bijou finirait la campagne affligé de cette légère tétanie faciale.*) Et puis faut pas perdre ses nerfs aussi facilement. Sinon tu tiendras pas la route. Faut se calmer, et se ménager, Jean-Claude. En attendant, on a certainement perdu une voix, sentencia Lucien.

– Une de perdue, dix de...

– Ta gueule, Mercier, dit Lucien.

– Tu parles juste, Lucien. Mais la vieille, quand même, quelle plaie! S'ils sont tous pareils, on finit la campagne dans deux ans, soupire Bijou.

La base accompagnante opina. Et proposa un verre au bistro de la Gare. Proposition acceptée.

PERMANENCE ÉLECTORALE, mardi, dix-huit heures.

La joute battait son plein entre André Mercier et René Job, qui étaient à la bière.

– Il était complètement défiguré du visage, ce pauvre Tapon, le frère du coiffeur. Je l'ai vu de mes yeux vu.

- Ça fait pas un pli, ça.
  - Comment ça, ça fait pas un pli, tu me crois pas? Il a pris une palette de raviolis sur la tête, au boulot. Il avait bu, certes, mais j'étais à deux mètres. Et j'avais rien bu.
  - Je dis qu'il aurait pas pu être défiguré du genou, par exemple, si tu vois ce que je veux dire.
  - Il pouvait pas être défiguré du genou, puisqu'il était défiguré du visage.
  - Laisse tomber.
  - Oh ça va, hein. T'as rien besoin, toi, de toutes les façons. Tu sais tout sur la classe moyenne, les retraites, à part ça tu sais même pas le prix d'un pack de Kro.
  - Et si j'avais vraiment besoin de quelque chose, pauvre con, tu le saurais mieux que moi, évidemment. Et je connais le prix de la Kro. Et je t'emmerde.
  - Eh, dis donc, parle-moi meilleur s'il te plaît, on a pas gardé les cochons ensemble.
  - Ça me ferait mal, espèce de trou du cul fin de race.
  - Mêlé pas la race à tout ça, René, ça va mal finir.
- Quelqu'un intervint :
- Faites chier, les gars. On avance pas avec vos conneries. Tiens, voilà Bijou. Et il est avec Juliette. Ah ah!
- Entre en trombe le suscité, suivi de la belle.
- Je viens de terminer la liste, annonce Bijou. Faut la présenter avant vendredi prochain. Je crois que ça vous conviendra. J'ai mis Renan en numéro trois.
  - Quoi? Renan est un type dangereux, il a fait deux ans de cabane pour viol, enfin c'est ce qu'on dit. Moi je le mettrais pas sur la liste, gémit René.
  - C'est sûr, cette histoire de viol?
  - Paraît.
  - Il aurait violé qui? Et quand?

– On sait pas. Il y a trente-cinq ans.  
 – Comment ça « y a trente-cinq ans »... Mais il a une petite quarantaine, ce pauvre Renan, à l'époque il avait cinq ou six ans! Tu déconnes sec, mon René.

– Mais elle en avait six!

– Six quoi?

– Six ans, tiens. La petite.

– On la connaît?

– Sais pas. Mais il est pas franc du collier.

– Non mais c'est pas sur des critères comme ceux-là qu'on recrute des militants, dit Lucien. Tu sais quoi?

– Non.

– T'es trop con.

Bijou avait suivi la joute verbale sans dire un mot. Il conclut par :

– Merci Lucien. Toujours est-il que Renan est numéro trois et qu'il le restera. Sauf, bien sûr, si quelqu'un veut prendre ma place et se charger de mener une nouvelle liste... Des questions?

Il étouffa d'un geste l'embryon de silence qui tentait de s'installer.

– J'ai gardé la meilleure nouvelle pour la fin. Le dernier sondage effectué par nos soins nous donne trois points d'avance sur l'actuelle majorité. Elle est pas belle la vie?

– Putain, ça déchire grave! lança Mercier.

Bijou continua.

– Je tiens ici, solennellement, à saluer l'esprit de sérieux, l'engagement, le courage et la volonté dont vous avez fait preuve ces dernières semaines, qui vous honorent, tous et toutes. Mais il nous faut continuer sans relâcher notre effort. Dans trois jours, vous le savez, je parlerai à la population en un grand meeting qui, n'en doutons point, fera date. Je vais

maintenant préparer, dans un lieu tenu secret, avec quelques responsables de notre Grand Parti Social, cette intervention. Seront présents mon directeur de campagne, mon trésorier, un éminent sociopolitologue venu de la capitale et moi-même. Je vous rendrai compte de cette séance de travail. Des questions? (*Geste.*)

« J'oubliais. Avant de nous quitter, et dans un réel souci de transparence et d'apaisement, je demande à celui ou celle qui m'a volé mon slip de bain à la piscine mardi de le déposer, anonymement et sous pli discret, dans la boîte aux lettres du GPS. Bien évidemment, aucune sanction ne sera prise. »

Et, entouré de sa garde, Bijou s'en fut.

UNE SALLE ANONYME, près de Souche, heure indéterminée.

Un quinquagénaire, baskets de marque et cheveux rares noués en catogan, parle; c'est le sociopolitologue venu de Paris.

*Je suis venu vous dire, et tout d'abord Bonjour  
Amis des territoires, que la vie politique  
Connaît certains usages étrangers au commun.  
Notamment le langage. Moi je viens du Credic  
Et comme sociologue j'émerge au Ceviplouf.  
Ce pourquoi je peux dire: j'en connais un rayon.*

*Dira-t-on d'un élu, d'un maire, d'un responsable  
S'apprêtant à porter un fardeau redoutable  
Qu'ils, tels des ânes bâtés, sont chargés d'une tâche?  
Que nenni mes amis: ce monsieur, cette dame,  
Ces valeureux élus, ils sont en charge de,  
Noble et belle expression que nous envoie Albion.*

*De même ces élus ne seront plus capables  
Ou incapables de, mais en capacité.  
Fuyez les adjectifs, multipliez les « en »  
Suivis d'un noble nom. Vous étiez responsables ?  
Devenez donc modernes et en responsabilité !  
Ne laissez point durer : perdurez, perdurez !*

*Parlons de la province, qui devient en régions  
Ou mieux, les territoires. Et notez le pluriel  
Qui signe en un seul « s » le vrai chic parisien.  
Quant aux gens, ah les gens, ces vous et moi, ces nous  
Personne n'en connaît, tout le monde les cite  
Parlez populations, ils prendront du galon.*

*Et ces pauvres banlieues, vous en souvenez-vous ?  
Elles devinrent un jour les quartiers difficiles  
Troublant ainsi le pas de ceux qui vont à l'urne.  
Aujourd'hui les quartiers semblent moins redoutables  
Et l'électeur moyen ne leur fait plus le nez.  
Je crois bien, mes amis, que j'en ai terminé.  
Passez donc une bonne soirée, bonne chance  
La facture est réglée, et par qui vous savez.*

LE LENDEMAIN, salle de la permanence.

Après un bref compte rendu de la réunion de la veille, Jean-Claude Bijou, sombre, attend les suggestions éventuelles. (*Cador est absent.*) Le grand discours est pour demain.

L'expérience politique, il convient de le signaler, ne parle pas d'une seule et même voix :

- Sois simple, parle avec les mots des gens. Parle de fraternité, de tissu social, et n'oublie pas l'avenir.
- Lâche-toi, tu vas fendre l'armure !

– Garde toujours à l'esprit que nous défendons les classes moyennes supérieures, Jean-Claude! Et va pisser avant d'entrer en scène, on a connu des défaites pour moins que ça.

– À ta place, j'irais aux toilettes me jouer *Que je m'aime* cinq minutes avant le discours. Ça détend, c'est prouvé.

– Nous sommes le parti de l'ouvrier. Pense aux exclus, aux jeunes, aux femmes. Dis-le.

– Parle plutôt de toi, de ta vie, de ton expérience d' élu. Ah, t'as pas été élu... Ça fait rien, fais comme si. Sois sincère, y a pas à tortiller du cul pour chier droit, Jicé, faut parler vrai, y a que ça, nom de Dieu!

– Merci à tous, dit Bijou, merci. Je crois que je vais aller me reposer un peu.

– Euh... Attends, Jicé, j'ai un truc à te dire, c'est pas très agréable, dit Bertun. Mais faut que tu saches.

Bijou se tasse un peu sur sa chaise en plastique.

– Eh bien voilà. L'entraîneur du rugby, Robert Bourrepif, m'a raconté qu'il avait vu Cador dans des circonstances plutôt embarrassantes...

– Oui?

– Ben... Cador se faisait vibrer le parasol avec ses bêtes. Il en avait cinq ou six, et des gros, sur la hampe, un bout de salade sur le gland... Voilà. Imagine, après tu les retrouves dans ton assiette, c'est délicat.

– Quel enulé, dit Mercier, sans nuance aucune, y en a vraiment qui.

– Et comment il a pu voir ça, le Robert? enquête Lucien.

– L'autre jour, il va se promener sur la petite route, pas loin de l'escargotière. Il entend des grognements. Un sanglier, il se dit. Il fait le tour des cages et là: Cador à genoux, pantalon baissé, plusieurs bestioles sur le paf. De la main gauche il les guide, de l'autre il filme avec son caméscope. Voilà.

- Merde, dit Juliette, c'est pas cool.
- À la base, l'escargot n'est pas farouche, dit Mercier, c'est pas comme le chat qui lui...
- Quand il se passe le film à la maison, pas besoin de ralenti, fait Bertun.

On rit. Puis on s'interrogea. La création d'une commission zoophilie au sein de la section fut repoussée à l'unanimité. On décida de protéger les enfants prépubères, on but un Kir, on se sépara en plaisantant. Bertun éteignit les lumières.

Dans la pénombre, Jean-Claude Bijou posa son visage contre la table. Il pleurait. Tout le monde l'avait oublié.

SALLE DES FÊTES DE SOUCHE, vendredi soir, vingt heures.

La salle est bondée. Environ deux cents personnes, d'après la gazette du lendemain.

Sur la scène, un animateur rémunéré fait son travail :

- Connaissez-vous la blague sur Staline et le haricot ?
- Noooooon !
- Alors comme ça vous ne la connaissez vraiment pas ?

La foule ayant derechef répondu de façon négative, Max, c'était son nom de scène, sortit une feuille de sa poche et lut :

« Staline adorait le haricot d'Astrakan mais sa femme refusait de lui en préparer, car ce plat lourd à digérer le faisait péter. Pourtant, un jour, sur la place Rouge, Staline rencontre Malenkov et ils vont déjeuner au restaurant. Il y a du haricot d'Astrakan. Staline en prend. Bien entendu, il pète toute la journée et le soir rentre chez lui assez inquiet. Sur le seuil, sa femme l'attend. "Chéri, dit-elle, je t'ai préparé une surprise." Elle lui bande les yeux et le conduit à sa place devant la table de la salle à manger. Puis elle court à la cuisine. Profitant de sa solitude provisoire, Staline évacue ses gaz, défait son pantalon, fait circuler l'air vicié qui l'environne, puis, au bruit de sa

femme qui revient, se reculotte rapidement. Elle lui retire alors le bandeau des yeux en disant : “Regarde, chéri, j’ai invité tous tes amis du Soviet suprême pour ton anniversaire!” »<sup>1</sup>

La salle rit. Max, sous les applaudissements, annonça la suite du programme.

– Et maintenant, je vous présente le seul curé social de tout le département, le cœur à gauche et le foie généreux, Mesdames Messieurs, je vous demande d’applaudir... Claude Bénéfit!

L’homme qui venait d’entrer en scène était petit, il avait le cheveu blanc et abondant, une parka bleue et des lunettes remboursées à quatre-vingts pour cent par la Sécurité sociale.

– Mes frères, mes sœurs, Citoyens, Citoyennes, mes amis. Je suis venu vous dire, ce soir, que le temps de la réconciliation à gauche est venu. J’ai fait un rêve, I have a dream. C’était à Lourdes. It was in Lourdes. Yolaine de Bon-Niveau avait fait le voyage et, en la grotte de Massabielle, the Massabielle Grotte, elle recevait les scrofuleux et les paralytiques. Elle avait un mot pour chacun des souffrants, et dans ses yeux brillait la bonté, et dans ses yeux brillait l’amour. Elle venait de transformer les méchants godillots d’un pauvre hère en mocassins Berluti à deux mille euros quand soudain, dans le ciel, frères et sœurs, et j’étais à son côté, parut une lueur, une pluie d’étoiles dans la nuit lourdaise. Un bruit étrange se fit entendre, et cela fut de plus en plus fort, et cela fut de plus en plus proche. Yolaine leva doucement la tête, et nous tous avec elle. Car voici : sur sa motocyclette, Claudine Capitou descendait du ciel profond ; elle portait des culottes, des bottes de moto, et elle avait, crédules camarades, un blouson de cuir noir avec un aigle sur le dos. Un aigle, brothers and sisters!

---

1. *Mémoires d’un vieux con*, Roland Topor, Balland.

« Claudine se posa doucement devant la grotte où Soubirous Bernadette eut des visions de qui vous savez, et gara sa moto contre le stand des cierges. Yolaine se leva, Yolaine ouvrit les bras. Alors des éclairs strièrent le ciel, le tonnerre gronda, les cloches battirent branle. Puis soudain tout cessa, un lourd manteau de silence vint nous envelopper. Elles allaient l'une vers l'autre, à pas lents. Et, mes amis, frères, sœurs, Yolaine de Bon-Niveau et Claudine Capitou s'étreignirent. Se joignirent. Elles s'embrassèrent, même, et l'on ne sait qui la première glissa sa langue dans la bouche de l'autre, mais ce désir d'unité les emplissait, mes amis, les emplissait. Chacun retint son souffle quand l'une d'elles lança son soutien-gorge dans la foule. Je dois vous préciser, amis, compagnons, frères, que l'évêque Don Diego de la Vega, venu spécialement de Buenos Aires, dut les séparer car, fucking camarades, leur frénésie de rapprochement les conduisait ni plus ni moins qu'à se gamahucher sévère. Mais l'évidence fut : nos deux courants, pantelants, en sueur, le souffle court, étaient enfin réconciliés.

« Alors la fanfare des centristes croyants entama *La Brabançonne*, alors les culs-de-jatte sociaux s'agenouillèrent devant ce miracle, car c'en était un. Alors des démocrates libéraux se flagellèrent de bonheur, cependant que d'autres s'empapaoutaient sauvagement. Alors on vit des paralytiques plier leur fauteuil roulant et gagner en courant le premier bistro, des aveugles se rincer l'œil, des manchots pratiquer une manuturation frénétique. Des lépreux, mes amis, s'enduisirent de graisse d'oie et se léchèrent les uns les autres, des imbéciles réfléchissaient. Des incontinents restaient secs, et de joie en pissèrent abondamment dans le gave. Des femmes accouchaient sur le parvis de la basilique, des banquiers prêtaient à zéro pour cent, des petits porteurs déchiraient leurs coupons, d'autres montraient leur croupion, des mécréants baisaient la soutane.

« Ce fut un moment unique, magique, miraculeux. I have a dream, mes amis, j'ai fait un rêve. Et ce rêve parlait, et ce rêve disait vrai. Il est temps, camarades, mes frères, mes amis, braves compagnons, de tourner la page du désordre et d'ouvrir, ensemble, d'une main ferme, le chapitre de la concorde et de l'amour. »

Le curé ouvrit les bras, les applaudissements crépitérent.

Certains, dans la salle, commençaient même à scander « Une autre! Une autre ». Heureusement, Bénéfit rétablit le silence.

– Je vais donc maintenant laisser la parole à l'un des fruits de cette nouvelle union, notre brillant candidat municipal, notre futur maire si Dieu le veut, j'ai parlé de Jean-Claude... Bijou!

Sous les applaudissements, Bijou parut. Costume gris, chemise blanche, teint blafard, il chaloupait légèrement. Il faut dire que, saisi d'un trac intense, il avait suivi les recommandations, parfois contradictoires, de ses conseillers. Un comprimé entier de Lexomil l'avait durablement apaisé. Une bière bien fraîche, prescrite par son meilleur ami, l'avait envoyé illico aux toilettes. Ce à quoi le médecin social avait répondu par un antispasmodique puissant doublé d'un imposant pastis sans eau. Somnolent, et l'heure de son discours approchant, il avait avalé en hâte quatre doubles cafés.

Sur l'estrade, Jean-Claude Bijou fit taire les applaudissements, se racla la gorge, ouvrit les bras.

– Qu'apprends-je? Qu'ouïs-je? Que me révèle-t-on dès hier soir? Que l'ascenseur social est en panne! Et d'aucuns voudraient que je reste là, bras ballants, à attendre un hypothétique dépanneur? Que nenni mes amis, que nenni. Je réparerai la bête dès mon élection, je prendrai moi-même la clé de douze qui permettra aux plus démunis d'atteindre sans

effort les étages supérieurs. Si jamais cela ne fonctionnait pas aussi bien que nous l'aurions désiré, eh bien, mes amis, nous ressortirions la bonne vieille échelle sociale du placard où l'a cantonnée l'équipe sortante. Avec de l'huile de coude, il n'est pas dit que nous n'y arriverons pas.

« Nous nous engageons, je m'engage, à aider les plus faibles. Je veux dire les plus *faibles*, cela va de soi. Nous ne laisserons pas les plus démunis au bord de la voie alors que passe, à plus de trois cents à l'heure, le TGV de la modernité. Nous ferons en sorte que tous et toutes montent dans les rames ultramodernes du progrès économique et social. Si jamais cela n'était pas totalement possible, et j'en serais le premier navré, mon futur adjoint aux transports m'assure qu'il reste encore quelques trains Corail et que cela devrait suffire.

« Je suis en charge de faire que nos jeunes restent nos jeunes et que nos anciens restent nos anciens. Je vous le dis, Souchiennes, Souchiens, je suis aujourd'hui en capacité de redonner à notre ville le sens du mouvement et la volonté du changement, sans parler du mouvement du sens ni du changement de volonté. Pour ce faire, j'impacterai les agents économiques, je compacterai les fonctionnaires territoriaux (les retraités municipaux ne seront pas remplacés, mais les morts ont l'assurance d'être enterrés aux meilleures places, je m'y engage aujourd'hui), je dépacterai le dépactable, j'empaquetterai les actants culturels, je rapiécerais, au point de croix s'il le faut, les accrocs dans le tissu social. Un pantalon pour tous !

« Bien sûr nous ne pouvons pas tout. Certains se sont moqués et ont lancé des "Demain on rase gratis !" et autres slogans démagogiques. Eh bien non, on ne rase pas gratis quand je serai élu premier magistrat de cette merveilleuse cité. Mais je peux déjà vous annoncer que l'entreprise Jacqueline Épilation, dont la patronne est dans la salle, proposera dès

le lendemain de la victoire un forfait mi-jambe plus maillot avec trente pour cent de réduction. Elle y ajoutera, car elle est sociale, un mollet gratuit pour les chômeurs, et la moustache pour tous. Vous voyez bien, mes amis, chers concitoyens, que le Grand Parti Social peut faire avancer les choses!

« Quant au mur de l'argent, nous ne le détruirons pas – soyons raisonnables, il ne s'agit pas de se tirer une balle dans le pied – mais nous ne passerons pas la patate chaude au voisin : nous bâtirons ensemble un espace de socialité rénovée où chacun pourra recréer ce lien si important. Créons du lien social, mes amis, ça occupe les oisifs et ça ne mange pas de pain. D'ailleurs, à propos de lien social, savez-vous ce que font les dizaines de personnes à gauche de l'estrade, à trois pas de moi ? Elles tricotent, mes amis, elles tricotent du lien social pour les plus démunis. C'est aussi cela, la liste L'Avenir c'est Demain. Je devrais dire *ils* tricotent. Car il y a aussi des hommes, et des enfants, jeunes et vieux. Je ne veux pas dire que les enfants sont vieux, ou jeunes, les enfants sont les enfants, et ils sont jeunes ; je dis qu'il y a des femmes, des hommes et des enfants qui travaillent pour la collectivité, qu'ils soient jeunes ou qu'ils soient vieux, je parle des adultes, vous m'avez compris, plus les enfants. Bon.

« Par ailleurs, n'étant moi-même qu'un récent citoyen de Souche, j'ai décidé d'ouvrir notre liste à des hommes et des femmes qui ne sont pas des Souchiens et des Souchiennes de souche, je sais que vous faites la différence entre Souchiens de Souche et Souchiens de souche, car l'Autre, celui qui est arrivé il y a moins de deux générations, peut et doit être notre ami. Chien de chasse chasse de race, dit le proverbe ; eh bien, et de même, Souchien de souche... euh, comment dire... »

La salle tanguait, entre l'indécision et la colère. Sentant qu'il y avait du mou dans la corde à nœuds, et la claque ayant été

minutieusement préparée, les huiles socio-libéro-démocrates firent monter des applaudissements nourris du milieu de la salle qui couvrirent les sifflets naissants.

– Oui, ça me revient. Je parlais des problèmes sociaux, enfin je crois. Eh bien nous, la gauche sociale-libérale-démocrate, nous les prendrons à bras-le-corps, ces problèmes, et nous en ferons des *problématiques sociétales*. Nous aurons ainsi fait la moitié du chemin. Mais ce n'est pas tout : la majorité actuelle excipe de la crise économique pour justifier son bilan. Là, d'aucuns s'étonnent : mais que va-t-il donc employer le verbe « exciper », que personne ne connaît ? Eh bien moi, je fais le pari de l'intelligence et de la culture, je sais que vous me comprenez ; en tout cas, je me comprends, et c'est bien là le principal. Merde, où en étais-je ?

La salle bruit comme feuilles au vent d'autan. Elle marmonne comme bougon bougonne. Pour tout dire, il règne, dans la salle des fêtes, un commencement de sérieux bordel.

– Ça y est, j'ai bon ! hurle Bijou, j'ai bon ! Arrêtez !

Et son cri naïf autant que pathétique, curieusement, ramène le calme.

– Oui, je parlais de la sécurité. Certes, nous n'aurions pas fait mieux, mais la fraternité, la solidarité, où se trouvent-elles, dans quel camp, mes amis, sinon au Grand Parti Social ? Et la confiance, hein ? Pouvez-vous me dire, les yeux dans les yeux, que quand vous allez à la piscine vous n'avez pas peur qu'on vous fauche votre maillot, hein ? Avec moi il est fini le temps de la méfiance ! Et, en vérité, comme il est dit dans *Rox et Rouky 1* :

*Quand on est deux copains  
Qu'on s'amuse de trois fois rien  
On a une sacrée veine !*

« Bon, on me fait signe qu'il faut terminer car la salle est louée jusqu'à vingt-deux heures trente. Je conclus donc.

« Nous pourrons ainsi, ensemble, dans la confiance mutuelle et réciproque (au sens où l'entend Heidegger), dans le respect de tous et dans une intransitivité du meilleur aloi, communiquer, échanger, mutualiser. Quoi, justement? Nous verrons plus tard. Il faut laisser du temps au temps, et des croquettes pour le chat pendant les vacances de février.

« Cela dit, toutes choses étant égales par ailleurs, il faut savoir raison garder. S'il n'y a pas loin de la coupe aux lèvres, la roche Tarpéienne est à deux pas du Capitole. Et, si l'on veut bien y réfléchir deux minutes, nous ne sommes qu'à cent kilomètres de l'Espagne. Alors restons prudents, mes amis.

« Au revoir, citoyens! Tous pour Souche, Souche pour tous! »

La salle fut debout, les applaudissements fusèrent. On entonna *On ira tous à Canossa*, adaptation libre et socio-libérale d'une scie de Michel Polnadruff.

*On ira tous à Canossa*  
*Même moi*  
*Qu'on soit béni ou qu'on soit maudit*  
*On ira.*  
*Tout' les bonn' sœurs et tous les voleurs*  
*Tout' les brebis et tous les bandits*  
*On ira tous à Canossa...*

SALLE DE LA PERMANENCE, le lendemain matin, dix heures.  
Sont présents les militants, les notables régionaux, départementaux, ainsi que Bijou.

Après une analyse sévère du discours de la veille, les

caciques du GPS, sachant qu'il est trop tard pour changer de candidat, menacent clairement ce dernier de l'exclure du parti et de le licencier, car ils sont aussi ses employeurs.

Bijou supplie, jure qu'il va se reprendre, qu'on va gagner.

Puis, sous l'emprise de la colère et pour montrer qu'il a la situation bien en main, il s'écrie :

– Bertun n'est pas là ? Je tiens absolument à ce que tout le monde soit présent. Qu'on aille le chercher !

La trésorière honoraire de la section obtempère. (On passa le temps à se ronger les ongles, à discuter du temps. Les chefs du GPS, dans un coin de la salle, parlaient à voix basse.) Un quart d'heure plus tard elle était de retour, la trésorière, essoufflée, pâle, en proie à la panique. Personne n'ayant réagi à son coup de sonnette, elle avait poussé la porte du jardin et jeté un œil par la fenêtre de la cuisine, entrouverte. Bertun, écarlate, était en train de besogner son chihuahua de trente-trois centimètres calé sur le rebord de l'évier. « T'aimes ça hein ma salope, mon bébé, t'aimes ça ma salope », psalmodiait-il d'une voix rauque. Josyane Sachet, qui par ailleurs était demoiselle, recula, vomit son déjeuner dans le jardin, et prit, dans la mesure du possible, ses jambes à son cou.

Tout le monde attendait la réaction de Bijou.

– Eh bien, commença-t-il, blême.

– En plus c'est un mâle, dit Juliette, il est pas regardant sur l'orifice.

– Le chien est fidèle, dit Mercier, pas comme le chat qui lui...

– Mais c'est... c'est énorme ! laisse tomber René, qui se fournit en adjectifs dans la grande distribution.

– Il est par terre, souffla Juliette.

Effectivement, la tête de liste L'Avenir c'est Demain gisait, anormalement pâle, sur le carrelage de la permanence.

On fit le cent douze sur les portables, vinrent les pompiers, qu'on salua. Bijou était tombé tout seul, non il n'avait pas subi de choc, on ne comprenait pas, d'autant qu'il était costaud.

Le lider local du GPS disparut dans la voiture des premiers secours.

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? dit Juliette.

– Nous on rentre, lâchèrent les barons, furieux. L'élection est foutue. Vous êtes tous des minables.

Personne n'osa répondre.

Cela dit, si le sort de la liste était désormais aux oubliettes, celui de Jean-Claude Bijou au GPS et sur le marché du travail l'était tout autant.

MAGALI ALDEBORDE, rugueuse Landaise élevée au grain et infirmière de son état, sanglait ses appas mammaires dans du cent cinq bonnet D. Cheville fine, prénom d'oiseau, un mètre soixante-dix au garrot, cette fonctionnaire hospitalière au grand cœur était chargée cette nuit-là, au sein de l'hôpital Raymond-Polype, de la surveillance des chambres un à vingt-cinq. Jean-Claude Bijou, qu'elle avait vu arriver en proie à une grave crise d'angoisse, était sous perfusion de puissants calmants, chambre vingt-trois.

Cette nuit-là, Bijou fit un rêve. C'était un cauchemar.

Une foule inhabituelle se tenait dans la salle des Fêtes, plusieurs milliers de personnes chantaient *We are The Champions / My Friend*. Sur une estrade violemment éclairée se tenaient Bertun et son chihuahua, ainsi que, légèrement en retrait, les membres de L'Avenir c'est Demain, en string et torse nu, et portant des banderoles variées telles que « Demain c'est demain », « L'avenir c'est foutu », « Hier c'est hier », « Bijou c'est fini ». Lequel Bijou, sur un fauteuil roulant, une perfusion

au bras, portait un casque de moto et tricotait une écharpe, à gauche de la scène.

Bertun prit la parole.

– Notre liste ne comporte pas de minorités visibles (*frissons dans la foule*), c’est pourquoi Hans et moi, et il posa son bras sur les épaules de son chihuahua, qui mesurait maintenant un mètre quatre-vingts au bas mot et ressemblait soudain à un berger allemand debout sur ses pattes de derrière, allons nous unir, devant Dieu et devant les hommes.

La salle applaudit. (*Dans son sommeil, Bijou gémit doucement.*)

D’un geste, Bertun, qui avait fait cesser le vacarme, se remonta virilement les génitoires et déclara :

– Nous avons quand même le droit d’enculer des escargots, camarades, non ? Merde alors, et la liberté ?

La salle, après une seconde de stupéfaction, se déchaîna. Sifflets, rires gras, insultes, crachats fusèrent de partout. Cependant que les pontes du GPS urinaient sur les fauteuils, le gros chien s’approcha de Bertun et lui tendit la patte. Quelqu’un se leva au fond de la salle et cria, et ce quelqu’un n’était autre que Jean-Claude Bijou :

– Non ! pas la papatte !

Un hurlement déchira le silence. Chambre vingt-trois, sur son lit défait, Bijou était en sueur. Le pas menu de Magali se fit, dans le couloir, entendre.

– Alors, lapin, on a fait un mauvais rêve ?

– Non, pas la papatte ! suppliait Bijou. Pas la papatte !

Puis il éclata en sanglots. Il pleura longtemps, parla beaucoup. Magali Aldeborde le prit dans ses bras, et doucement lui murmura : « La papatte ? Bien sûr que non, pas la papatte. » Puis elle lui fredonna une comptine bucco-génitale du bas Béarn, *Grimpe, grimpe, grimpe, mon joli berger* :

*Où l'herbe pousse  
Vient le mouton  
Dedans la mousse  
Moutons, broutons!*

L'ancienne tête de liste, peu à peu, s'apaisa.

Et, dans la pénombre de la chambre, on put voir Magali Aldeborde, blouse défaits, sur son sein généreux bercer Bijou, qui tétait doucement.

Le médecin-chef fit sa tournée des malades le lendemain matin.

– Comment va-t-il ?

– Moyen. Mais mieux.

– C'est-à-dire ?

– Un collier composé de pattes de crabe et de testicules de caribou lui ferait grand plaisir. Sinon, il parle beaucoup d'un maillot de bain volé.

– Pour les pattes de crabe, oui, mais je ne connais pas personnellement de caribou, et de toute façon il est hors de question d'émasculer un quelconque animal.

– Vous êtes sérieux, là ?

– Non. Mais diminuez les neuroleptiques et les anxiolytiques. Et dites à Magali de lui apporter du confit de canard et quelques magrets, elle a ce qu'il faut. Ça ne peut pas lui faire de mal. Et prenez-lui, s'il vous plaît Florence, un rendez-vous avec Mesme, ça pourra l'aider.

Fulgence Mesme est psychiatre et psychanalyste à l'hôpital Raymond-Polype. Il n'arbore pas la blouse obligatoire et se vêt généralement de noir. Il porte toujours le même pull ras du cou tricoté par sa mère, sans lequel il ne peut exercer pleinement.

Il fut question, entre Mesme et Bijou, de l'enfance de ce dernier, de privations, d'humiliations, de violence, d'un traumatisme d'origine canine, d'un maillot de bain volé à la piscine du Havre, le jour de ses huit ans, et de bien d'autres choses.

L'état de Jean-Claude Bijou, doucement, s'améliorait. On avait cessé peu à peu les traitements médicamenteux. Les séances avec Mesme? Probablement. Mais surtout, surtout, il y avait Magali. Magali qui lui claquait maintenant la bise et qui, outre l'excellente nourriture prévue, que Bijou appréciait fort, lui faisait des petits cadeaux: un thermomètre à piston, une pompe à vélo, des fleurs des champs, un agenda en plastique...

Même s'il s'était fait beaucoup d'amis à l'hôpital, même s'il s'y trouvait bien, vint le jour redouté où il dut rentrer chez lui.

Mais il n'avait plus de chez-lui. Tout s'était envolé avec la déroute électorale. Aussi, quand Magali Aldeborde lui proposa de l'héberger pour un temps, il accepta, rose de plaisir. C'est que, entre ces deux-là, une relation s'était tissée.

Non pas ce funeste lien social dont on lui avait rebattu les oreilles, mais une sympathie partagée, une estime réciproque, et une attirance physique qui commençait à les dévorer.

Le jour de sa sortie, ils firent l'amour près de l'hôpital, dans le break 506 Peugeot de Magali, sous l'œil protecteur des grands pins landais.

À Luë, ils passèrent leurs jours et leurs nuits à se humer, à se toucher, se lécher, s'interpénétrer. Essoufflés, ils s'effondraient ensuite sur le lit, parlaient à voix basse, riaient, et s'endormaient, entremêlés. Ils mangeaient comme des morts de faim, se recouchaient.

Bijou connut presque tout de Magali. Ses sublimes collines, ses failles, ses monts touffus, ses clairières, sa forêt profonde, ses

coquillages, son rivage, sa pleine mer, son adret et son ubac, ses vallées, ses orages, ses tempêtes, son calme, ses odeurs.

Magali fit de même, à quelques différences géographiques près.

La semaine de congé de Magali finit par prendre fin. Il fallut retourner au turbin.

Bijou, lui, apprit à soigner les bêtes. Poules, pintades, lapins, notamment, qu'il fallait nourrir et abreuver chaque matin, mais que jamais, à des fins de consommation, il n'arriva à occire.

La vie coulait doucement, avec une lenteur de glacier victime du réchauffement climatique. Ni les jours ni les nuits ne pressaient le pas.

Un après-midi, Magali rentra plus tard que prévu. Arrivée au grand portail de la propriété landaise, elle entendit un brouhaha, s'approcha sans bruit, se blottit derrière un arbre.

Il y avait là son amoureux, debout sur la grande table du salon qu'on avait mise dans l'airial pour l'occasion, son amoureux qui parlait fort. En bas, autour de lui, des gens du Grand Parti Social: Lucien, Juliette Cador, Mercier et madame, Josyane Sachet, René Job, Bertun. Sur la table, des bouteilles. Jean-Claude, son Jean-Claude, un peu éméché, posait ses conditions à un retour en politique:

– Je n'ai qu'une condition, c'est que vous arrêtiez tous vos trucs sexuels, je serai intraitable là-dessus. Ensuite, deuxième condition, et je serai féroce sur ce point: que celui qui m'a volé mon slip de bain se dénonce!

Magali, au pied de son chêne, pleurait. Merde, ça ne va pas recommencer, se répétait-elle. Non. Je ne veux pas. Je ne veux pas. Pour une fois que je suis heureuse. Passèrent quelques minutes. Puis elle sécha ses larmes, se leva, et d'un pas vif marcha vers le groupe.



## Pauvre Zip

MONSIEUR LEBLON père était pâle de teint et maigre de corps. Négociant en vins dans le Bordelais, il avait épousé la corpulente Aymelie Sombretouffe, ouvreuse de cinéma qu'il avait engrossée par deux fois. Membres de la bourgeoisie locale, ils habitaient un castel luxueux et se rendaient à la messe chaque dimanche. Leur premier enfant suivit la filière paternelle; le second, Arnaud, serait médecin. À un drive de là (un fer sept, par exemple, conviendrait) vivait le couple de Courson, tous deux pharmaciens, avec leur fille, prénommée Bérengère.

Bérengère de Courson et Arnaud Leblon se rencontrèrent à la faculté, en troisième année de médecine. D'extraction bourgeoise, ils ne désiraient en aucun cas être médecins généralistes, et l'éventualité de pratiquer dans un village au fond de nulle part les faisait frémir. À l'issue des années de sélection, ils penchaient pour la filière anesthésiste, car c'était la plus rémunératrice. Mais il y avait des risques. Un mauvais dosage, et voilà le scandale: un mort sur les bras, la famille qui pleure et gémit de manière indécente devant les caméras, et qui, cerise sur le gâteau, réclame de l'argent, et beaucoup. Il fallait donc s'assurer contre ce risque-là, et à des prix exorbitants. Ils balançèrent quelques semaines entre le zist et le zest, entre vocation de soigner et caleulette. Un dimanche matin après la messe, leur décision fut prise. Pour lui ce serait la radiologie, pour

elle la pharmacie, spécialités où le contact humain est hélas parfois moindre que dans certaines disciplines, mais où l'on gagne correctement sa vie. Ils se rassuraient en pensant que de toute façon, perdus dans les landes girondines, auprès d'êtres humains si éloignés d'eux culturellement, ils n'auraient pu exercer pleinement leur sacerdoce.

Aussi s'installèrent-ils, diplôme en poche, dans une ville balnéaire de la côte Atlantique qui abritait des milliers de riches retraités. Le riche retraité consomme pléthore de médicaments, et la déliquescence de son état général exige de nombreuses et fréquentes investigations radiologiques. C'est là, entre deux actes codés ZBQK002 ou LHQN et coûtant de vingt-cinq à cent trente euros, sans compter les dépassements d'honoraires, qu'ils conçurent Bertrand.

Bertrand Leblon fut élevé dans le respect de l'argent et dans le respect de l'Autre. L'Autre est celui par qui l'argent arrive dans notre entreprise, notre foyer, notre compte en banque. Et c'est pour cela que nous devons le respecter. De plus, il vient consulter parce qu'il souffre, et cela doit nous inciter à la compassion. Sans le client, sans le malade, nous ne sommes rien. Celui qui est enrhumé, celui qui a un cancer, celui qui s'est fracturé la jambe, celui qui veut maigrir, celui-là est bon, car il est dans la souffrance, et il a besoin de nous comme nous avons besoin de lui. Nous radiographierons son mal, nous analyserons ses sécrétions et ses humeurs, nous lui prescrirons la médecine qui guérit. Il repartira le corps content et l'âme en paix, après nous avoir réglés, bien entendu. De plus, il nous saura gré de notre action bienfaisante et manifesterà à notre endroit respect et reconnaissance. Si, malgré notre magistère, un décès l'arrachait à l'affection des siens, il nous échoirait de rassurer ces derniers, de les reconforter, de soigner leur douleur.

Ainsi parlaient, à leur fils, les parents Leblon.

BÉRENGÈRE, femme d'affaires avisée, avait racheté, au fil des années et avec le soutien familial, des parts importantes dans plusieurs pharmacies. Elle en possédait maintenant trois, qu'elle gérait d'une poigne souriante et implacable.

La pharmacie moderne n'a plus grand-chose de commun avec les officines de notre enfance. Sous l'œil de grands bocaux ornés d'inscriptions latines, de pots tout aussi mystérieux garnissant les étagères de lourd bois ciré, on y parlait de la vie qui va, de celle qui ne va pas bien, de celle qui ne va plus du tout, on montrait ses bobos, on venait chercher sa décoction, sa préparation, ses pommades et ses onguents, confectonnés au gramme près par un valeureux potard. La pharmacie moderne – et celles de Bérengère Leblon en étaient l'étendard – est d'abord une parapharmacie, c'est-à-dire un supermarché, où, par définition, on trouve de tout. On y navigue entre des têtes de gondole: orthopédie, animaux, soins du corps, shampooings, soins du visage. (Devant le maquis des crèmes apaisantes, il est recommandé d'évoquer, avec Gainsbourg et Dutronc, l'instant fatal où le genre humain frénétiquement se gratte :

*Démangeaisons violentes,  
Des pupuces  
Des poux  
Et des lentes.)*

Sous un éclairage savamment étudié, se mélangeant à merveille à la musique douce distillée du matin au soir, alors que des écrans magiques vous informent du dernier cri en matière de lutte contre l'ostéoporose et de météo locale, ces milliers de produits consacrés au mieux-être, au mieux-

manger, au bien-maigrir, au comment se pisser dessus en société sans interrompre une conversation, ces objets, donc, brillant de mille feux dans leurs écrins, s'offrent au client, et en libre-service.

*(On imagine M. Homais, immortel imbécile, foudroyé par tant de modernité, de lumière et de science, cependant que Justin, pressé par Emma Bovary, cherche en vain l'armoire aux poisons.)*

Et puis, tout au fond, un large comptoir où sont les caisses, et les employées en uniforme, parfois Bérengère, toujours en civil. On y délivre, outre la pléthorique parapharmacie déjà citée, des médicaments.

Madame Leblon veillait au grain. Approvisionnement, diversification des produits, négociations avec les centrales d'achat, bandeaux « Prix moins chers toute l'année » courant sur la devanture de la pharmacie, promotions, ordonnances sur internet : elle luttait âprement pour son bifteck. Ou, plutôt, voulait mettre le conseil pertinent et le soin professionnel au service du plus grand nombre. C'était son combat.

Par comparaison, son époux la jouait petit bras. Il rendait son verdict en quelques minutes, plusieurs fois par jour, du mardi au jeudi après-midi, et passait le samedi à midi pour relever les compteurs, mais ne l'habitait, au dam de Bérengère, aucune envie féroce d'en découdre, de posséder seul son labo, voire d'en posséder plusieurs.

Cela dit, il savait capter les bons rayons du soleil. Bronzé toute l'année, Ray-Ban noires sur le haut de la tête de janvier à décembre, il arborait le plus souvent dix-sept mille euros à son poignet droit, et le merveilleux était que ces quinze smic net lui donnaient, dès qu'il en exprimait le désir et sur un simple regard, l'heure.

Si Bérengère s'adonnait au golf et au bridge deux fois la semaine, Arnaud, lui, se consumait pour les automobiles.

Adolescent, alors que ses camarades de collège froissaient de façon saccadée le catalogue de La Redoute à ses pages lingerie, Arnaud, que les gaines couleur chair, les soutiens-gorge légèrement transparents et les culottes satinées laissaient indifférent, s'adonnait au culte d'Onan devant d'autres publications. *Auto-Moto*, *L'Argus de l'automobile*, *Voiture Plus* étaient le support de ses fantasmes. Il aimait alors les bolides italiens, quelques américaines somptueuses, et les sublimes anglaises.

Le temps passant, et l'âge, sa préférence se porta sur les forts quatre-quatre à la proue menaçante et à la poupe large, engins automobiles d'origine guerrière, entre voiture et camion. Une partie de sa vie d'adulte se jouait à la concession automobile. C'est là qu'il choisissait, tous les deux ans, seul, moue gourmande et yeux brillants, cœur battant la chamade, le mastodonte dernier cri qui allait être sien.

La concession, havre de paix, espace foetal. Ultime refuge et promesse de plaisir. La concession, serre tropicale climatisée où des monstres d'acier, immobiles, attendant leur seigneur et maître, respirent doucement. Arnaud venait s'y ressourcer. Outre les merveilleuses et surpuissantes mécaniques, il y trouvait toujours une oreille attentive, un café réconfortant. Hubert, qui en était l'inamovible directeur, était un véritable ami. Car le Dakar crée des liens. Entre pilote et copilote il y a des moments forts, des histoires d'hommes, pas de place pour la plainte ou le geignement. On souffre ensemble, et en silence. On répare ensemble s'il le faut. On rit haut et fort quand on a le cœur gaulois. On est deux sous la tente, avec l'odeur âcre de la testostérone concentrée, et à la douche, si l'on s'attarde un peu, on sait que le compagnon ne juge pas. Cette noble amitié avait glissé, au fil des participations, vers un sentiment plus fort, des sensations nouvelles, un monde inconnu. Mais pas question de faire le Rallye des gazelles pour autant.

Le premier quatre-quatre d'Arnaud, puissant et guerrier, était du dernier cri en matière de combat automobile. C'était une Jeep Cherokee, six cylindres en ligne. Habillée de bois précieux, elle sentait le cuir neuf et l'acier (un peu). Rentrant de la concession, outre une fugace érection, il était tout à sa fierté de posséder pareil monstre de puissance, de technologie et de raffinement, à la fois brutal et séduisant. Le roi n'était pas son cousin.

– Zip! cria son fils en l'apercevant au coin de la rue.

Arnaud fut contrarié. Comment se faisait-il que son rejeton, la chair de sa chair, n'arrivât point, à maintenant six ans, à prononcer «Djip»?

– C'est bien, Bertrand, c'est bien, mais on ne dit pas «Zip». La nouvelle voiture de papa est une Jeep Cherokee. On dit «Djip».

– Zip! hurla l'enfant.

On consulta un orthophoniste. Qui testa «djellaba», «gin», «Jumbo», l'ami éléphant, «job»... Deux séances passèrent, et ledit diagnostiqua une difficulté à restituer le son «dj», ce qui était quand même bien vu. L'impatience paternelle dirigea le gamin vers un psychologue. Qui fit des tests, posa des centaines de questions, consigna, dans des cases appropriées, les réponses. Sans résultat. Un jour, il eut une illumination :

– Et si vous achetiez une Renault? C'est facile à prononcer, ça.

Hors de question pour Arnaud de se fourvoyer dans des véhicules pour nains. Quant à son fils, qui resta longtemps bloqué sur ce mot, nous l'appellerons Pauvre Zip, car son enfance ne fut pas facile.

Cette Jeep Grand Cherokee 3,6 CRD S faisait la fierté d'Arnaud Leblon et, pour se rendre au travail, en ville ou en villégiature, cette machine lui apportait la hauteur de vue de l'aigle

royal et la puissance de feu d'un char d'assaut. La bête était livrée à soixante-deux mille euros *sans* pare-buffle, erreur qu'il avait aussitôt réparée en faisant confectonner par la maison mère un engin impressionnant, sur mesure et en chrome renforcé. Et c'est avec l'assurance d'un maître du monde qu'il garait ses deux tonnes trois cent cinquante kilos devant la petite boulangerie où, quotidiennement, il achetait sa baguette bio de deux cents grammes.

Au volant de son bolide, il était un autre homme, il était même plus que cela : un fauve. L'odeur du cuir pleine peau, le bois tropical rare qui ornait sa console de conduite lui disaient qu'il était avant tout un animal sauvage. Un lion chassant le petit peuple gnou.

Certes, il y avait une fureur indescriptible quand il découvrait sur son bolide, tracés à la peinture blanche, ces mots : « Petite bite grosse bagnole » ou « Pollueur ! » au feutre rouge sur une peinture ivoire nacré (en option) à deux mille cinq cents euros. Arnaud en aurait pleuré de rage.

Certes, la vision cauchemardesque de ses quatre pneus crevés (des 245/75 à deux cents euros pièce !) le plongeait dans une affliction profonde.

Certes, il ne se passait pas une semaine sans qu'on macule sa virilité, qu'on foule au pneu son orgueil, sans compter les mouettes qui prennent un malin plaisir à fienter sur son pare-brise.

Certes, il y avait de la rage à être pris dans la nasse d'un embouteillage, tel le lion prisonnier d'un troupeau de gnous. Pitoyable spectacle. Et même, au sourire de certains petits gibiers affichant une ironie insupportable, de la haine. Arnaud souffrait. Mais ils paieraient, ces merdeux.

Car, sitôt passé les humiliants bouchons du périphérique et de la banlieue, sur le bitume enfin libéré, Arnaud était un

seigneur: deux cent dix-huit chevaux, un couple de 510 Nm à 1800 tours/minute, transmission intégrale plus autobloquant, cinq mètres d'envergure, un mètre quatre-vingts de hauteur au garrot, deux tonnes et demie de muscles, la vitesse d'un pur-sang au galop, dix-huit litres de carburant pour cent kilomètres parcourus, des chiffres qui lui donnaient le vertige. Rapide comme le guépard, solide comme l'éléphant, cruel comme le vautour: ceux qui le croisent éprouvent un long frisson le long de leur échine.

Arnaud était un seigneur de l'autoroute et de la voie de gauche. Qui ne l'avait vu surgir dans son maigre rétroviseur, nuque raide, clignotant gauche bloqué, tous phares (au xénon) allumés, à plus de cent cinquante kilomètres à l'heure, et venir pointer son museau menaçant sur la lunette arrière de son petit véhicule, ignorait tout de la jungle autoroutière. D'autant que les risques ne sont pas minces (nous ne parlons pas du primate qui l'empêche d'avancer: si cet imbécile n'a pas trois cents chevaux sous la pédale, pas de détecteur de radar qui lui permettrait de rouler à deux cents kilomètres à l'heure en toutes circonstances, pas de régulateur de vitesse adaptatif, de transmission adaptable au terrain rencontré, d'avertisseur en cas de fatigue du conducteur, de sièges ventilés et chauffants, de volant chauffant, de sono de huit cent vingt-cinq watts comprenant dix-neuf haut-parleurs, et toutes les prothèses de conduite qui font d'Arnaud un as du volant, peu lui chaut). Il risque, lui, la fatale rayure du pare-buffle, voire un pneu abîmé.

UN JOUR qu'il pourchassait un gnou traînant sur la mauvaise file, le drame avait eu lieu. Leblon pilotait de la main gauche (toujours), car de la droite il contrôlait tout, y compris, fréquemment, la présence de ses génitoires, on n'est

jamais assez prudent. Quand soudain, devant lui, le connard qui roulait à cent trente n'accéléra pas; ce qui avec son tas de ferraille n'avait rien d'étonnant. Mais Arnaud s'était fixé une règle, à laquelle il ne dérogeait pas: ne jamais freiner, ne jamais dévier de sa course. Il percuta donc le véhicule, qui termina sa route contre le rail de sécurité. Et ce qui devait arriver arriva: le pare-buffle fut légèrement tordu. Il fallut remplir des papiers immondes avec des gens qui ne l'étaient pas moins, et qui protestaient, en plus. D'après ces minables, c'était la faute d'Arnaud Leblon.

– Mon pare-buffle, gémissait Arnaud.

– Il a rien, votre grille-pain géant, lança le père de famille nombreuse. Nous on n'a plus de voiture. Et notre location commence samedi midi. Heureusement, personne n'est blessé.

Mais l'homme cessa net, car son menton venait de rencontrer le poing d'Arnaud propulsé à grande vitesse.

– Pare-buffle! Pas grille-pain. Pauvre con!

L'homme se releva, rejoint par sa famille sortie de la voiture. Les enfants se mirent à pleurer.

– Et moi je dois être à Marrakech demain, ça te dit quelque chose? cracha Arnaud Leblon (dans l'habitacle, Bérengère priait; on avait envoyé Pauvre Zip un mois chez les scouts d'Europe).

– On se tutoie?

Excédé, Leblon leur donna un chèque de mille euros. Il fallut appeler la concession, attendre la voiture de dépannage, rallier un garage de la marque. Et repartir à bord d'un quatre-quatre de remplacement avec sièges en tissu et sans vitres fumées. La honte. Leblon imaginait déjà les lazzi à son arrivée. Car si la présence du cuir et de bois précieux parle d'elle-même au commun des mortels, le fumage des vitres, de toutes les vitres, apporte au possesseur de ce type d'engin un avantage

dont Arnaud Leblon savourait le paradoxe : se cacher pour être vu. Sans vitres surteintées, vous baissez d'un cran.

Arnaud Leblon décida, sous le choc, d'acheter un autre bolide à quatre roues motrices. Ce serait un Q7, de marque allemande, décrit dans la brochure comme «doté d'un design où transpirent puissance et charisme». Plus puissant, plus beau, plus rapide. Le V 12 TDI développait cinq cents chevaux, montait à deux cent cinquante kilomètres à l'heure, coûtait cent quarante-cinq mille euros dans sa version de base. Des freins en céramique, quarante-huit soupapes : tout est dit. Il chérissait ce monstre comme on aime une femme, ses attentions et le soin qu'il lui apporta redoublèrent.

Car, quand il n'était pas au volant, Arnaud bichonnait son véhicule. On le sait, lavage, séchage, lustrage et polissage sont les mamelles des amoureux de l'automobile. Torse nu et en maillot de bain quelle que soit la saison, il astiquait, polissait, aspirait, frottait avec tendresse et doigté.

Sa musculature avantageuse n'échappait à personne dans le voisinage. De même que Ralf, son berger allemand (*Deutscher Schäferhund*), dressé par ses soins et qui ne le quittait que rarement. (Ralf, chien d'attaque et de défense, pratiquait aussi l'autodéfense non contrôlée, la contre-attaque imprévisible ainsi que l'abolement interminable ; dans le quartier, il n'avait pas que des amis, mais était fort respecté.) Arnaud cultivait sa musculature grâce à la course. Il allait tous les deux jours à la ville voisine, par les chemins, chrono-tensiomètre au poignet et, au bout d'une courte laisse fixée à sa taille, Ralf. Sitôt arrivés, ils rentraient. Ce régime musclé ne convenait que très moyennement à Ralf. Lequel, après une alerte cardiaque, eut le droit de rester à la maison et de se lécher l'anus tout à son aise.

LE DÎNER avait été lourd, et silencieux. Les produits traiteurs ne réussissaient pas à Arnaud, qui avait le foie fragile. Aussi, après avoir parcouru les titres du *Figaro* qui traînait au salon, il baisa Bérengère sur le front et, les dents soigneusement brossées, se coucha.

Cette histoire, décidément, lui restait sur l'estomac. Non pas le traiteur, mais l'algarade qui l'avait mis aux prises avec un chauffeur routier irascible, lequel, au volant de son trente-cinq tonnes, lui avait refusé la priorité à l'entrée d'un rond-point.

– Pauvre con! avait hurlé Arnaud à l'endroit du poids lourd.

– Je t'emmerde, minable! Tire-toi de là avec ta camionnette! avait répondu l'avaleur de bitume.

Force restant à la force, Arnaud, ruminant sa haine, avait dû fuir.

Cette humiliation, insupportable, dégradante, le tarauda jusque tard dans la nuit. Mais l'heure de la vengeance avait sonné.

Ils étaient quatre, venus chacun avec son tout-terrain. Allongé au sol, Max, le routier, était cloué au béton de la place Jean-Jaurès par un démonte-pneu. Son visage était bouffi par les coups. Il gémissait. Arnaud et ses trois compères attachèrent ses bras et ses jambes, à l'aide de cordes de remorquage, aux quatre véhicules présents. Un membre par quatre-quatre. Arnaud tenait sa vengeance. À son signal, ses amis mirent le contact. Enclenchèrent la première, cependant que Max hurlait de terreur. Et firent doucement jouer la pédale d'embrayage.

Max hurlait encore, quand on entendit les premiers craquements. Arnaud fit signe de stopper, descendit, se pencha sur le routier, qui avait perdu connaissance. Il le gifla à plusieurs reprises, le secoua violemment. Max émergea un peu.

– Alors, sale petit étron de merde, tu recommenceras? cracha Leblon sans se soucier du pléonasma.

Max perdit à nouveau connaissance avant d’avoir promis que non, il ne recommencerait jamais, il le jurait sur la tête de ses enfants.

Puis chacun reprit son ouvrage, et l’on put entendre, dans un silence de guillotine, le déchirement des chairs, l’arrachement des tendons, les craquements provoqués par la fracturation des os, On vit même tout le démembrement dans les rétroviseurs. Il ne resta soudain, sur la petite place, que le tronc et la tête d’un homme, sanguinolents, et qui semblaient bouger encore.

– Merde! Excusez-moi, les gars, mon portable. Je réponds et on rentre. C’est toi, Bérengère? Que se passe-t-il?

Bérengère restait silencieuse. L’expédition punitive avait été préparée dans le plus grand secret. Elle ne pouvait pas être au courant. Alors?

– Déconne pas, chérie, on joue au bridge chez Hubert, là! hurla-t-il à son téléphone.

La sonnerie continuait, et son désagréable bourdonnement. C’était le réveil.

Arnaud assomma l’objet d’un revers de la main. Le souvenir tout chaud du rêve de la nuit le plongea dans une méditation satisfaite, qui déboucha sur une érection jugée par lui monumentale. Bérengère était là, endormie à son côté, paisible et désirable. Il la chevaucha virilement quelques minutes, sans qu’elle bougeât un cil, lui refusant résolument sa bouche.

Puis il se leva et fonça sous la douche, sifflotant un air martial, pendant que Bérengère, assise sur la couche conjugale, notait dans son agenda: «Aujourd’hui six mars, mon mari m’a violée. À partir de ce jour, il dormira dans une des quatre chambres d’amis. Hors de question qu’il me touche

désormais. En parler au golf cet après-midi avec Marie-Cécile.»

CHACQUE SAMEDI, les époux Leblon recevaient. La famille, les amis de bridge, et Hubert, le fidèle Hubert, que Bérengère voulait à toute force apparier avec Guillemette, pharmacienne et golfeuse célibataire.

Ce samedi-là réunissait autour de la table Guillemette et Hubert, ainsi que nos deux époux. On avait fait dîner Pauvre Zip une heure avant, pour être tranquilles. Le repas se résuma à un dialogue automobile entre Arnaud et Hubert. Puissance des moteurs, vitesses maximales, accélérations foudroyantes furent au menu. Bérengère envoyait en vain des signaux de détresse à son époux, cependant que Guillemette, pour tromper son ennui et sa déception devant la goujaterie du sieur Hubert, s'empiffra comme jamais. On se quitta vers vingt-deux heures.

Bérengère, contrariée par cette soirée d'une vacuité sidérante, se coucha. Une heure plus tard, elle ne dormait toujours pas. Elle se leva, enfila sa robe de chambre et se rendit au salon. Puis frappa à la porte d'Arnaud (ils ne dormaient plus ensemble depuis le fameux six mars), qui n'était pas là. Pauvre Zip dormait. Elle se servait un verre d'eau minérale dans la cuisine, quand elle crut entendre un bruit. Dans le couloir qui menait au garage, elle perçut comme des grognements sur fond de goulante. Elle ouvrit sans bruit la porte du garage et les découvrit tous les trois emmanchés: Arnaud dans le pot d'échappement de son quatre-quatre, Hubert dans Arnaud, Ralf dans Hubert. À genoux sur le kilim à dix mille euros qu'elle avait fait faire à Taroudant quelques années auparavant, Arnaud et son copain Hubert, pantalon aux genoux, ahanèrent et crachaient des

mots rauques qui ne sont pas dans le missel du dimanche. «Fais doucement, Hub'!», se plaignait son époux. Lequel Hubert, les yeux exorbités, le souffle court, besognait son ami avec tout l'amour dont il était capable. Ralf, les pattes de devant sur les omoplates d'Hubert, poussait des gémissements rauques. Du lecteur de CD s'échappait une ritournelle des années trente dans la version d'Henri Garat :

*C'est le printemps  
On a vingt ans  
Le cœur et le moteur  
Battent gaiement  
Droit devant nous  
Sans savoir où  
Nous filons comme des fous  
Car aujourd'hui  
Tout nous sourit  
Dans une auto  
On est bien entre amis  
Aussi chantons  
Sur tous les tons  
Notre plaisir d'être garçon!*

Bérengrère referma la porte, gagna le salon et se prépara un double mojito. Assise sur le lourd canapé de buffle, elle voulut divorcer, pensa à sa clientèle, se tourna vers la baie vitrée qui donnait sur l'Océan, puis vers Dieu, ses amies de bridge, de golf, le qu'en-dira-t-on, l'abbé Lajoinie, et Pauvre Zip. Puis elle se leva lentement, confectionna un autre double qu'elle avala d'un trait, se recoucha.

Un quart d'heure plus tard, elle dormait.

Dans le garage, le chien gît sur le kilim, langue étalée, nos

deux amis se rajustent, riant et parlant fort. (*Pauvre Zip gémit dans son sommeil.*)

Soudain la musique cesse net. Surprise chez les hommes, Ralf dresse une oreille.

– Je croyais que c'était du solide, les allemandes, ricane Hubert.

– Arrête. Rigole pas avec ça!, crie Arnaud.

Il est inquiet et pas content, Arnaud, car les allemandes, surtout les grosses, surtout à ce prix-là, c'est hyper-fiable. Il se dirige vers le poste de conduite, manipule quelques boutons, touche un écran : merveille des merveilles du premium teuton, ça marche. On est au refrain. Arnaud a la banane.

*Avoir un bon copain  
Voilà c'qui y a d'meilleur au monde  
Oui, car, un bon copain  
C'est plus fidèle qu'une blonde  
Unis main dans la main  
À chaque seconde  
On rit de ses chagrins  
Quand on possède un bon copain.*

On chante à tue-tête cet hymne à l'amitié virile. On décapule de nouvelles cannettes, on boit à la bouteille, on se sent un peu voyous. Comme on a bu beaucoup de bière, on urine sur les murs du garage. On rote abondamment, et l'on rit fort, comme des hommes.

C'est alors que, du côté de la maison, la porte s'ouvre. Et Pauvre Zip paraît, son doudou à la main. L'effaré se tient immobile, avec le regard vide des enfants perdus.



***Sous la Cape***

collection de littérature élégante et raffinée  
à son siège permanent *in partibus infidelium*.  
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur  
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-298-6

Achévé d'imprimer en novembre 2015  
sur les presses de Sobook (59100 Roubaix)

Dépôt légal : novembre 2015.

Tirage limité à 100 exemplaires,  
et 20 exemplaires hors commerce.

« CHEZ GUILLAUME DURAND, ce soir-là, il y avait un écrivain voyageur, les poches débordant de goémon, qui avait apporté pour le maître des lieux une boîte en fer-blanc contenant une fiente de colibri guatémaltèque. Un nouveau philosophe de centre gauche qui venait de passer au centre droit et avait écrit, en quatre cent quatre-vingt-douze pages, pourquoi, le pauvre sexagénaire ayant probablement été coiffé avec un presse-étoupe. Un linguiste tchèque. Une habituée des gros tirages. Un journaliste du Figaro qui voyait partout le déclin de la virilité et pleurait abondamment à l'évocation de Lino Ventura. Une écrivaine attaquant en un ouvrage au vitriol une consœur qui l'aurait scandaleusement plagiée (son roman commençait par « Maman est morte ce matin », les premières phrases de sa rivale étant « Ma génitrice a brutalement calanché à huit heures vingt-cinq en se tartinant une biscotte à la con, il y avait des miettes plein la cuisine. Elle m'aura donc pourri la vie jusqu'au bout ». [...]). Un journaliste politique avec la raie à droite qui venait d'écrire la biographie d'un célèbre patron du CAC 40. Ainsi qu'un écrivain sédentaire à succès. Et Benjamin Bin. »

### **Ironie caustique et portraits à la paille de fer**

Cinq fables modernes et cruelles... Benjamin Bin a-t-il eu raison de modifier l'essentiel de son livre sous la pression du service marketing de l'éditeur ? Deux frères découvrent leur mystérieux géniteur, tandis qu'un boucher mélancolique peint des côtelettes sur fond de soleil couchant. Zaza, la serveuse au cœur tendre, n'aurait pas dû rencontrer Gérard LePilon, le représentant entreprenant. Bijou, le candidat du Grand Parti Social, arrachera-t-il la mairie de Souche à ses adversaires alors que rôdent les escargots ? Et pauvre Zip (papa n'aimant que les moteurs surpuissants et maman ayant une calculette greffée sur le cerveau gauche), trouvera-t-il une oreille attentive dans ce monde sans pitié ?

**Jean-Marie Audignon** est né à Bordeaux, au xx<sup>e</sup> siècle. Il a été successivement instituteur, contrôleur des impôts, vendeur de bonbons des Vosges puis de journaux sur le pavé parisien, guide d'aveugles, enquêteur à l'Office national d'immigration, électricien du bâtiment, relecteur à *L'Express*, puis correcteur à *Sud-Ouest*.

Il vit actuellement dans une cité ostréicole du Bassin d'Arcachon.

A participé à *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*, de P. Desproges et J.-L. Fournier, écrit quelques portraits pour *Le Monde Dimanche*, ainsi que des sketches pour « Merci Bernard », de J.-M. Ribes.



[www.souslape.fr](http://www.souslape.fr)

12 euros

Genre : dérapages de la vie

